NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LE NAUFRAGE,

COMEDIE

en cinq Actes.



Par Mlle RICCOBONI.

REPRESENTEE POUR LA premiere fois sur le Theâtre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, le 14. Février 1726.





A PARIS,
Chez BRIASSON, rue saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXIII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



A. S. A. S.

MADAME LA DUCHESSE.

ADAME,

J'oſe eſperer que Votre Altesse Serenissime *ne déſapprouvera pas la liberté que je prends de lui offrir cet Ouvrage ; c'eſt un hommage que je dois aux bontez dont elle m'honore, & ſi l'offrande n'eſt pas digne par elle même de l'attention de* Votre Altesse Serenissime, *je la ſupplie de la recevoir au moins, comme une preuve du dévouëment infini, & du très-profond reſpect, avec lequel je ſuis,*

MADAME, de V. A. S.

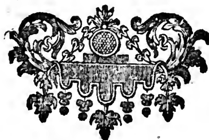
La très-humble, très-obéiſſante,
& très-ſoumiſe Servante,
Helene Balletti Riccoboni
Flaminia.



AU LECTEUR.

MOn dessein n'est pas de donner une Préface, & encore moins d'entrer dans l'examen de l'origine de la Comédie, & des regles qui la constituent. Je ne veux que me justifier auprès du Public, qui selon toutes les apparences, sera surpris de voir une Piéce Françoise de ma façon ; je suis étrangere, & par consequent peu instruite de ces traits fins & délicats, qui font un des principaux agrémens de la Langue que je fais parler à mes Personnages. Mais il faut l'avouer, toutes mes réflexions ont été moins fortes, que l'envie de me rendre agréable à une Nation, dont il est glorieux de mériter le suffrage. Charmée depuis long-tems du *Mercator* de Plaute, j'ai crû que l'on me sçauroit quelque gré de travailler sur un sujet très-propre pour notre Théatre, & qui d'ailleurs a les graces de la nouveauté ; car je ne sçache personne qui se soit avisé de le traiter. Le *Rudens* du même Poëte m'a fourni les Episodes ; & je me suis flattée que l'on ne me feroit pas un crime d'avoir imité un ancien Auteur. Lui-même souvent a copié les Grecs, son exemple a été suivi par Terence, & tous ont eu la bonne foi de ne le pas laisser ignorer à la posterité. Malgré cet aveu, la plûpart de leurs Pieces ont été reçûes des Romains avec les plus grands applaudissemens. Rien de plus beau que celles de Moliere; cependant on y reconnoît, & des sujets, & des traits puisés dans les Ecrits de ces Anciens. Pourquoi donc aurois-je dû être plus scrupuleuse que tant de grands Hommes ? je connois mes forces & com-

bien de faux pas n'aurois-je pas fait sans de pareils guides, dont pourtant je me suis écartée sur le Chapitre des mœurs & des usages; les nôtres ne ressemblent point du tout à ceux des Grecs & des Latins, & il m'a paru que je ne devois pas les conserver, autrement je n'aurois pû esperer un accueil favorable, que de la part des Sçavans de profession, ou des personnes, qui par un goût excellent, & par un heureux naturel se portent aux choses mêmes qui ne leur sont pas connuës. L'*Andrienne* est aujourd'hui peu suivie, quoiqu'elle soit la plus parfaite des Comédies de *Terence*, & cela, parce que les mœurs anciennes ignorées d'ordinaire, ne frappent & n'interessent aucunement : on les a rapprochées de notre tems dans une Tragedie nouvelle, dont le sujet est peu different de l'Andrienne, & cette Piece a été reçûë très-favorablement, il ne me reste maintenant qu'à supplier le Public de lire cette Comédie avec la même indulgence qu'il l'a vûë représenter.





ACTEURS.

HORACE, Pere de Lelio.

LELIO.

ARLEQUIN.

TRIVELIN.

FABRICE, Pere de Cinthio.

CINTHIO.

SILVIA, Amante de Lelio.

SPINETTE, Suivante de Silvia.

FLAMINIA, Femme de Fabrice en secondes nôces.

ROSETTE, Suivante de Flaminia.

Mr DE LA BOUSSOLE, Capitaine de Vaisseau.

Un CUISINIER.

Differens Personnages muets.

La Scene est au Fort Royal de la Martinique.



LE NAUFRAGE,

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente la Mer dans le fond, & des Rochers, & des Maisons de chaque côté.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *seul.*



MISERICORDE! quelle tempête effroyable! je me meurs! je n'en puis plus! je n'ai jamais rien vû de pareil. Le vent a enlevé toutes les tuiles de la maison; il n'y a plus de carreaux aux fenêtres, toutes les portes sont en piéces, & on est à l'air dans les maisons comme dans les ruës. Le tonnerre est tombé dans notre cave, & a bû notre vin jusqu'à la derniere

goute; la mer est dans une colere terrible, il semble qu'elle veuille tout engloutir. Ah! quelle épouventable vague! ah! *Povereto mi!*

Il regarde toujours du côté de la Mer, faisant des postures d'effroi.

SCENE II.

LELIO, TRIVELIN, ARLEQUIN,

LELIO.

TRivelin, je ne puis trouver de repos, cet orage m'inquiete; ma chere Silvia doit arriver ici par le Vaisseau qu'on attend, elle est actuellement en chemin, & sans doute elle essuye cette tempête. Vous périrez peut-être, ma chere Silvia, pour suivre mes conseils, & l'amour que vous avez pour moi. Que deviendrois-tu, infortun. Lelio, si tu perdois ainsi toute ton esperance? tu ne survivrois pas à la perte de Silvia.

TRIVELIN.

Ah! doucement, Monsieur, je vous prie, vous croyez d'abord tout perdu, un Vaisseau ne périt pas toujours dans la tempête, & Monsieur Horace votre Pere n'auroit pas amassé tant de richesses, si chaque orage lui avoit couté un vaisseau;

peut-être, Mademoiselle Silvia, n'est-elle pas encore partie.

LELIO.

Toutes tes raisons ne peuvent calmer mes allarmes; je sçai sûrement qu'elle s'est embarquée sur le vaisseau de Monsieur de la Boussole, il doit être prêt d'arriver ici, & mon imagination & mes craintes ne pourront cesser que je n'en apprenne des nouvelles. Mais que fais-tu là Arlequin ?

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, je suis mort de peur ! je vois des pauvres Diables à la nage, ils vont se noyer, car ils n'en peuvent plus de fatigue, & ils ne trouveront pas là un verre d'eau des Barbades pour se remettre le cœur.

LELIO.

Ah ! je suis perdu, c'est un vaisseau qui vient de se briser, Silvia y étoit sans doute.

TRIVELIN.

Où vois-tu cela?

ARLEQUIN.

Là bas, là-bas, voyez, ils se noyeront tous.

LELIO.

Allons les secourir, Trivelin, s'il est possible.

TRIVELIN.

Je vous ſuis. La peſte comme vous courez, je ne ſçaurois aller ſi vîte.

SCENE III.

ARLEQUIN *ſeul regardant la Mer.*

AH! que vois je! je ne me trompe point; oui, ce ſont deux femmes ſeules dans un petit batteau, ouf! comme la mer les éleve; ah! les voilà maintenant tout au fond! voilà le courant qui les emporte! ah, ah! bon, je les vois reparoître, elles ont évité un terrible rocher, le vent les amene au rivage, elles ſont ſauvées, ſi elles peuvent éviter cette vague: elle eſt épouventable, je n'en ai jamais vû de pareille, je crois qu'elle va venir juſques ici.

Il ſe ſauve en courant au devant du Théatre, & puis ſe rapproche.

Ah! je commence à reſpirer, j'en vois une qui s'eſt jetté hors du petit batteau, elle aura les jambes un peu mouillées, mais ce n'eſt rien; la voilà ſauvée, & l'autre, le flot l'a jettée auſſi hors de la nacelle, mais elle eſt bien plus loin .... la peur la fait tomber. .... elle ſe releve. .... la voilà qui marche.... bon elles ſont hors

de l'eau ... mais elles s'égareront..... en voilà une qui prend un mauvais chemin.

SCENE IV.

HORACE *dans la maison*, ARLEQUIN SILVIA *entre avant qu'Arlequin sorte*.

HORACE.

ARlequin, Arlequin!

ARLEQUIN.

Monsieur.

HORACE.

Comment tu t'amuse à te promener pendant que le vent brise tout dans la maison?

ARLEQUIN.

Un moment, Monsieur.

HORACE.

Viens vîte, ou je t'irai chercher.

ARLEQUIN.

Ne vous en donnez pas la peine. *A part.* Puisses-tu être au fond de la Mer, vieux sorcier, qui ne me laisse pas le tems de secourir ces deux pauvres femmes.

SILVIA.

Où suis-je? me voici échapée au naufrage, seule, & dans un pays que je ne connois point! qui pourra me secourir? j'ai perdu dans la mer mes bijoux & mes

papiers; je ne pourrai plus me faire connoître à mon oncle Lisimaque que j'allois chercher? que ferai-je? si je pouvois du moins retrouver cette pauvre Spinette! sa compagnie me consoleroit. Pour se bien representer les malheurs de la vie, ce n'est pas assez d'en entendre parler, on ne les connoît véritablement que quand on les éprouve; c'étoit donc là le bonheur que je m'étois promis en quittant ma patrie, pour venir chercher celui qui devoit être mon époux? mon malheur a commencé par son absence, la mort de ma mere l'a augmenté, & mon naufrage le met à présent au comble..... Lelio, tu ne sçais pas mon sort, ni l'état où je me trouve: ton cœur en seroit touché, & ton amour te porteroit à me secourir.

SCENE V.

SILVIA, SPINETTE *sur le rocher.*

SPINETTE.

PAuvre Spinette, comment te tire-as-tu d'un si mauvais chemin? ah! je crains à chaque pas de retomber dans la mer, il n'y auroit plus de ressource pour moi: me voilà pourtant presque à la fin. Je cherche par tout des yeux ma chere Maîtresse, mais je ne la vois point: la vie me sera tou-

jours triſte, ſi cette pauvre Demoiſelle, à qui j'ai toujours été ſi attachée, eſt malheureuſement périe. Je l'ai appellée cent fois, perſonne ne répond. Mademoiſelle Silvia ! Mademoiſelle Silvia !

SILVIA.

N'entends-je pas une voix qui m'appelle ?

SPINETTE.

Mademoiſelle Silvia !

SILVIA.

Oui, je ne me trompe point, c'eſt la voix de Spinette.....Spinette ?

SPINETTE.

Ah ! ma chere Maîtreſſe !

SILVIA.

Spinette, Spinette !

SPINETTE.

Mademoiſelle !

SILVIA *en l'embraſſant.*

Ma chere ! je ſuis donc aſſez heureuſe pour te retrouver.

SPINETTE.

Je pleure de joye.

SILVIA.

Tu vis donc, ma chere Spinette ?

SPINETTE.

Ma chere Maîtreſſe, vous ſeule vous êtes cauſe que je ſuis contente de vivre, puiſque j'ai le bonheur de me retrouver

avec vous : à peine le puis-je croire ; embrassez-moi, embrassez-moi, je vous prie.

SILVIA.

Ton amitié, Spinette, adoucit la rigueur de mon sort, j'y suis sensible, & si mes malheurs finissent un jour, tu seras contente de ma reconnoissance.

SPINETTE.

Je connois il y a long-tems votre bon cœur, mais laissons cela : songeons à trouver une retraite ; car la peur, la fatigue, & le froid m'ont tellement abbatuë, que je respire à peine : j'ai besoin de bien des choses, & je vous crois dans la même nécessité.

SILVIA.

Oui : mais, où trouver cette retraite ? à qui la demanderons-nous ! sçavons-nous en quel pays nous sommes ! Lorsque la tempête nous a surpris, nous étions encore bien loin de la Martinique, & le vent nous a peut-être éloignez de l'endroit où nous devions aborder, on ne rencontre personne ici : je croirois être dans un désert, si je ne voyois des maisons.

SPINETTE.

Si l'orage s'est fait sentir sur la terre comme sur la mer, je ne doute pas que tout le monde ne soit caché ; encore si nous avions pû aborder avec l'esquif où

Monsieur de la Bouſſole le Capitaine nous a fait deſcendre pour nous ſauver ; & ſi nous avions ſa caſſette avec nous, nous poſſederions ſon or & le vôtre. Ce métal ſe fait entendre par-tout ſans parler : nous en préſenterions aux gens de ce pays-ci, & on nous recevroit ſans doute.

SILVIA.

Helas ! je ne regrette pas tant mes bijoux que mes papiers : ſi une vague n'eût emporté le Capitaine dans l'inſtant qu'il deſcendoit dans l'eſquif pour être avec nous, nous ne ſerions pas abandonnées ; il connoît peut-être ce pays-ci, il ſçait quelle eſt ma naiſſance, il me conduiroit dans les bras de mon oncle Liſimaque, il rendroit témoignage pour moi, je trouverois mon cher Lelio.

SPINETTE.

Mademoiſelle, dans quelqu'état qu'on ſe trouve, il ne faut jamais ſe déſeperer, mais oppoſer un courage ferme aux perſécutions du ſort : le tems change à tout moment : nous nous croyons noyées, il n'y a qu'un inſtant, & nous voilà ſauvées : le Capitaine l'eſt peut-être auſſi, le vent l'aura pouſſé où nous avons échoué ; ſongeons au preſent, nous avons beſoin de repos ; dans la ſuite, ſuivant ce qui nous arrivera, nous prendrons le parti qui nous

conviendra le mieux. Je m'en vais frapper à cette porte : si l'on nous refuse, nous frapperons à une autre, & puis à une autre, jusqu'à ce qu'on nous reçoive. Les hommes ne sont pas nés dépourvûs de pitié, nous en trouverons dans quelqu'un.

SILVIA.

Je n'ose.....

SPINETTE.

Pour moi, j'ai plus de confiance : la nécessité rend hardi, je veux suivre mon courage.

SILVIA.

Fais ce que tu veux, je m'abandonne à ta conduite. *Spinette frappe à la porte d'Horace.*

SCENE VI.

HORACE, SILVIA, SPINETTE.

HORACE *dans la maison.*

QUi est-ce qui frappe à l'heure qu'il est ? *à Arlequin qui est dans la maison.* Attends, attends, j'irai voir, aussi-bien faut-il que je sorte. *Il sort.* Qui sont ces femmes ? ce sont elles apparemment qui ont frappé : dans quel état les vois-je ? qu'est-ce qu'elles veulent ? est ce vous, mes Demoiselles, qui me demandez ? que souhaitez-vous ? d'où venez-vous ? car je

m'apperçois que vous êtes étrangeres?

SPINETTE *avec joye à Silvia.*

Ah, il parle François! *à Horace.* Oui, Monsieur, nous sommes deux étrangeres qui avons fait naufrage: nous avons tout perdu, il ne nous reste que la vie, nous esperons trouver un azile auprès de vous, ne nous rebutez point de grace, ne trompez point notre esperance.

HORACE.

Qui est-ce qui vous a adressées chez moi? je n'y reçois point de femmes.

SILVIA.

Ah! Monsieur, laissez vous toucher! voyez deux pauvres filles seules égarées, sans appui, dans un pays inconnu, où la tempête nous a jettées. J'embrasse vos genoux, * j'implore votre bonté; que craignez-vous en recevant deux infortunées, que la mer n'a épargnées que pour les rendre plus malheureuses? recevez-nous, je vous en conjure; je vous promets une reconnoissance si parfaite, que vous n'aurez pas lieu de vous repentir de votre génerosité.

SPINETTE *en pleurant.*

Oui, Monsieur, cela sera comme elle le dit.

* *Elles se jettent à genoux, Horace les regarde avec un air tendre.*

HORAÇE *à part.*

Elles m'arrachent des larmes : je suis tout pénetré : elle est bien jolie celle-ci. *Haut.* Mademoiselle, je faisois d'abord quelque difficulté de vous recevoir chez moi, parce que je suis veuf, il n'y a point de femmes au logis, & la bienséance ne me permet pas de vous y donner une retraite, s'il n'y avoit que moi. . . . . .

SPINETTE.

Ah ! Monsieur, nous resterons si cachées, si cachées, que personne ne nous verra, & la médisance n'aura point de lieu.

SILVIA.

Votre air respectable & votre âge nous garantissent de tous soupçons : daignez nous donner l'hospitalité : vous êtes sans doute né généreux, vous feriez grace à des hommes, pourquoi traiteriez-vous moins favorablement des femmes qui implorent votre secours, qui se jettent à vos pieds.

SPINETTE.

Il y auroit de la cruauté.

HORACE *à part.*

J'ai le cœur trop tendre, sa douceur & sa beauté me touchent si fort que je n'y résiste plus. *Haut.* Entrez chez moi, Mademoiselle, je vous offre toute mon assis-

stance, vous trouverez en moi, un ami, un protecteur, & un pere tout à la fois. Entrez, vous dis-je, & rassurez-vous. Holà Arlequin ?

SCENE VII.

ARLEQUIN *& les susdits.*

ARLEQUIN.

Monsieur, me voici.

HORACE.

Reçois ces Demoiselles, fais leur bon feu, & donne leur tout ce qu'elles te demanderont, elles n'ont qu'à choisir dans la garderobe de ma défunte, les habits qui leur conviendront le mieux; cela leur est aussi nécessaire que toute autre chose.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, je n'y manquerai pas. Je parie que ce sont là ces deux femmes que j'ai vûës dans la nacelle, pour qui je m'interessois tant, je suis ravi qu'elles ayent abordé chez nous.

SILVIA.

Ah! Monsieur, quel excès de bonté? comment vous en remercier! mon respect & mon attachement vous marqueront mieux dans la suite ma reconnoissance.

SPINETTE

Monſieur, ma Maîtreſſe eſt une aimable Demoiſelle, ſage, vertueuſe, je vous promets que vous ſerez charmé de ſon eſprit & de ſon caractere.

HORACE.

Elle eſt donc votre Maîtreſſe ?

SPINETE.

Oui, Monſieur, & je ſuis ſa femme de chambre, & votre très humble ſervante.

HORACE.

Entrez l'une & l'autre, allez vous repoſer. Arlequin, ſuis-les, & fais ce que je t'ai ordonné.

ARLEQUIN.

Vous ſerez obéi : je ſuis ma foi charmé que des femmes viennent loger chez nous, nous paſſerons la vie un peu plus gayement : quand on voit un cotillon voltiger dans une chambre, cela réjoüit l'imagination.

SCENE VIII.

HORACE *ſeûl.*

IL eſt étonnant comme les ſonges quelquefois nous inſtruiſent, & nous avertiſſent de ce qui doit nous arriver, nous ne nous en appercevons qu'après l'évenement, parce qu'on dit toujours, oh !

il ne faut pas ajoûter foi aux songes; cependant je ne puis m'empêcher de faire attention à celui que j'ai eu : je rêvois, il y a deux jours qu'il s'étoit élevé un grand orage, & que pendant la fureur du vent, deux colombes égarées & effrayées, après avoir volé long tems autour de moi, étoient venues tomber à mes pieds, je les pris dans mes bras, il y en avoit une qui me plaisoit plus que l'autre : je les portai chez moi, & celle que je chérissois le plus me fit des petits, dont je fus si charmé, si charmé....Et je me suis réveillé dans cette joye. Nous venons d'avoir une tempête, les deux colombes sont assurément cette Demoiselle avec sa femme de chambre. Oui.... mais, les petits! ne seroit-ce pas que j'épouserois cette aimable fille! & que j'aurois encore des enfans? Cela seroit bien plaisant. En effet, je me sens une certaine émotion dans le cœur, qui ne m'est pas ordinaire. Je frissonne, je suis agité, tout cela veut dire quelque chose.... eh, eh, eh, ne deviendrois je pas amoureux? pourquoi non? le feu prend plus aisément à un bois sec qu'à un bois verd: tout bien consideré, je sens que j'aime, & je n'en suis pas fâché; je n'ai jamais eu de vrai plaisir qu'en aimant, & je suis trop heureux sur mon

retour de reprendre la route que je tenois autrefois, & de pouvoir goûter encore les mêmes plaisirs que je croyois si loin de moi; mais voici mon ami Fabrice.

SCENE II.

FABRICE, HORACE, *un* VALET.

FABRICE *au Valet.*

ALlez à ma maison de campagne, dire à mon épouse qu'elle ne m'attende point, & que je ne puis l'aller trouver, comme je lui avois promis, il m'est survenu des affaires, & je ne pourrai pas y aller si-tôt : allez, & n'oubliez rien de ce que je vous ai dit. *Le Laquais s'en va.*

HORACE.

Eh! bon jour, mon cher ami Fabrice!

FABRICE.

Bon jour, Horace, bon jour, comment vous va?

HORACE.

Mal, mon cher ami, mal.

FABRICE.

Comment mal? j'en suis fâché, pourquoi sortez-vous? qu'avez-vous?

HORACE.

Je vous le dirai, si vous avez le loisir de m'écouter, & si vous voulez bien me consoler.

FABRICE.

Parlez, je n'ai jamais d'affaires, lorsqu'il s'agit de faire plaisir à un ami.

HORACE.

Ce que vous me dites-là je le connois depuis long-tems par experience; vous êtes le meilleur ami du monde : çà regardez-moi bien : quel âge me donnez-vous?

FABRICE.

Mais nous ne sommes jeunes ni l'un ni l'autre, il y a bien des années que nous nous connoissons : je vous crois vieux, très-vieux.

HORACE.

Vous croyez mal, mon cher Fabrice, je suis jeune, je ne suis qu'un enfant.

FABRICE.

Vous êtes fou, je pense ; voyez le bel enfant !

HORACE.

Je vous dis pourtant vrai ; bien plus, je vaux deux fois ce que j'ai valu, je me sens fort & vigoureux, & je pourrois défier les plus résolus ; ils n'auroient peut-être d'autre avantage sur moi que celui de courir plus fort.

FABRICE.

Je suis vraiment charmé de ce que vous me dites, & je vous en fais mon compliment ; pour moi je ne puis pas dire la mê-

me chose. Mais vous avez changé de propos: vous me disiez tout à l'heure que vous étiez malade, & vous me dites à présent que vous êtes fort & vigoureux; comment cela s'accorde-t'il?

HORACE.

Voulez-vous que je m'explique? mais ne riez pas au moins.

FABRICE.

Je ne sçai point rire du mal d'autrui.

HORACE.

Vous le dirai-je?

FABTICE.

Pourqu i non?

HORACE.

J'aime, mon ami, j'aime.

FABRICE.

Vous vous mocquez? un amoureux à cheveux gris! bon, cela seroit beau.

HORACE.

Que mes cheveux soient gris, ou non, je vous dis que j'aime tout de bon une jeune fille de dix-huit à vingt ans, fraîche comme une rose, blanche comme un lys, bien faite, charmante, elle parle avec une douceur qui va au cœur, les graces badinent & voltigent autour d'elle, je n'ai jamais rien vû de si joli; enfin je l'aime, j'en suis épris, j'en deviendrai fou.

FABRICE.

Ma foi, je crois l'affaire bien avancée; les transports que vous me faites paroître, en me parlant de cette jeune personne, me font croire que vous aimez effectivement. Comment, à votre âge, à quoi pensez-vous?

HORACE.

A en faire ma femme.

FABRICE.

Bon, la voilà bien lotie: mais qui est-elle?

HORACE.

Je n'en sçai encore rien: je sçai seulement qu'elle a fait naufrage, elle est venuë, avec sa femme de chambre qui s'est aussi sauvée, frapper à ma porte, & me demander un azile, je l'ai vûë, je l'ai trouvée charmante, j'en suis devenu subitement amoureux, je l'ai reçûë chez moi, je ne me suis point arrêté avec elle, parce que j'ai quelque affaire en Ville, & que j'ai voulu la laisser en liberté, vous êtes survenu, je vous ai conté mon avanture, avez-vous quelques reproches à me faire?

FABRICE.

Non: je vous louë même de l'avoir accueillie; mais je trouve que vous voulez

lui faire payer bien cher le service que vous lui avez rendu.

HORACE.

Pourquoi pensez-vous ainsi ? me trouvez-vous si peu aimable ? ma figure rebute-t'elle si fort ? on m'a aimé autrefois; mes yeux ont encore de la vivacité, ma bouche n'est pas absolument dépourvûë de graces, croyez-vous que j'aie oublié les discours tendres, touchans, persuasifs ?

FABRICE *à part.*

Il me fait mourir de rire ! *haut.* Vous croyez être ce que vous étiez ; & vous ne songez pas que le tems détruit tout.

HORACE.

Le tems m'a épargné moi ; il me reste encore du feu, enterré sous les cendres, si vous voulez, mais c'est le plus durable ; mon amour fera que je serai aimé.

FABRICE.

Je le souhaite, mon cher Horace, plus que je ne l'espere : adieu je vous laisse, si vous n'avez plus rien à me dire.

HORACE.

Non, pour le present, allez vacquer à vos affaires, j'en vais faire de même..... *seul.* Mais non, j'aime mieux rentrer au logis ; comme je ne suis pas absolument pressé, je veux auparavant revoir ma belle étrangere, les momens me sont pré-

cieux, j'en pouvois perdre autrefois, mais aujourd'hui il faut que je me dépéche: mes cheveux sont-ils assez bien arrangez? Ah! je veux me remettre sur le pied d'avoir toujours un peigne & un miroir dans ma poche.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. DE LA BOUSSOLE, TRIVELIN.

M. DE LA BOUSSOLE.

SI quelqu'un se trouve embarassé de ses richesses, & qu'il veuille s'en défaire, il n'a qu'à les mettre sur un vaisseau, & les recommander aux vents; il aura bien du malheur si dans peu il n'en est délivré; je mérite bien ce qui m'arrive aujourd'hui, je connoissois les dangers que l'on court sur la mer, mais hélas! peu content de ce que j'avois amassé, toujours avide, toujours insatiable, au lieu de goû-

ter les douceurs d'une fortune médiocre, mais tranquille, j'ai entrepris un nouveau voyage, j'ai perdu tous mes biens, que je croyois pourtant sauver dans l'esquif où j'avois fait descendre Mademoiselle Silvia & Spinette, & sans vous je serois péri moi-même, car les forces commençoient à m'abandonner, & je ne pouvois plus nager.

TRIVELIN.

Je suis ravi, M. de la Boussole, de m'être trouvé là si à propos pour vous tirer du danger. Qui m'auroit dit à Paris, lorsque j'y étois avec Monsieur Lelio mon maître, & que j'ai eu l'honneur de vous connoître, que je vous sauverois la vie à la Martinique? j'aurois voulu pouvoir de même sauver Mademoiselle Silvia & Spinette: hélas! que seront-elles devenuës! mon Maître en sera bien affligé, & je le suis aussi pour lui, pour moi, pour Mademoiselle Silvia, & pour cette pauvre Spinette.

M. DE LA BOUSSOLE.

Admire la fatalité: Mademoiselle Silvia après la mort de sa mere, se trouvant seule, & ayant toujours l'amour de ton Maître dans le cœur, me confie sa passion, me fait voir les lettres de Monsieur Lelio, qui la pressoit de venir à la Martinique;

moi qui l'ai vûe naître, & qui ai été de tout tems ami de sa famille, connoissant M. Lelio pour un honnête homme, je l'exhorte à partir, je l'encourage, je m'offre à la conduire ici & j'entreprends avec elle le voyage de la Martinique que je n'avois jamais fait. J'ai quelques amis dans ce païs-ci, avec le secours desquels j'esperois trouver ce Lisimaque, elle suit mon conseil, prend tout ce qu'elle a pour se faire connoître à son oncle, nous nous embarquons, notre navigation est d'abord assez heureuse, puis, lorsque nous touchons, pour ainsi dire, au port, nous faisons naufrage; ah! je me reprocherai toute ma vie de lui avoir conseillé de partir!

TRIVELIN.

Je vous avoue que je ne sçai comment annoncer cette nouvelle à mon Maître, je connois la violence de sa passion, il mourra de douleur, il n'en faut point douter.

M. DE LA BOUSSOLE.

Enfin, me voilà sauvé; quelque chagrin qui me reste, il faut esperer que le tems le dissipera, je suis fait à la fatigue, je trouverai des ressources pour rétablir ma fortune: laisse-moi aller chercher une Auberge; je suis si fatigué, que j'ai besoin de repos; adieu. *Il sort.*

TRIVELIN.

Serviteur, Monſieur de la Bouſſole. Oh-ça Trivelin ſeras-tu porteur de cette fâcheuſe nouvelle à ton Maître ? ma foi non; mais s'il l'apprend d'ailleurs, tu ne te trouveras pas près de lui pour le conſoler; de l'humeur dont je le connois, il prendra peut-être quelque réſolution violente, & tu ſeras bien fâché de n'avoir pas été auprès de lui pour l'en détourner : voici ce que je ferai, j'irai d'abord voir s'il eſt au logis, s'il n'y eſt pas, je le chercherai ailleurs, je le ſuivrai par tout ſans lui dire ce que je ſçai, & je verrai ce qui en arrivera; ma penſée eſt bonne, demandons s'il eſt au logis. *Il frappe.*

SCENE II.

SPINETTE, TRIVELIN,

SPINETTE.

Qui va là ?

TRIVELIN.

Que vois-je, me trompai-je ! n'es-tu point Spinette ?

SPINETTE.

Je me remets ta phyſionomie, tu es Trivelin; que fait Monſieur Lelio ? où eſt-il ?

TRIVELIN.

Que j'ai de joye de te revoir! Mademoiselle Silvia est-elle aussi échappée du naufrage? répond-moi vîte.

SPINETTE.

Oui, & nous sommes toutes deux ici, comme tu vois chez Monsieur Horace, qui est, je pense, le meilleur cœur d'homme qui soit au monde, & qui mérite le plus d'être heureux: il nous a reçûes avec une amitié, une tendresse infinie, comme si ma Maîtresse étoit sa fille; il lui a promis toute son assistance, l'a assûrée qu'il la tireroit de l'état fâcheux où elle se trouve, il fait de son mieux pour la consoler; un amant n'auroit pas plus d'empressement pour sa Maîtresse; mais la pauvre Demoiselle ne sçauroit revenir de son effroi. Ce qui l'afflige sur-tout, c'est qu'elle désespere de trouver son oncle Lisimaque, ayant perdu dans la mer les papiers & les bijoux de sa famille, & qui pis est, nous croyons le Capitaine noyé, lui qui pourroit nous secourir; ainsi tu vois qu'il ne nous reste aucune ressource pour nos desseins, & je ne puis t'exprimer jusqu'où va son affliction.

TRIVELIN.

Consolez-vous, le Capitaine n'est point mort; pour ce qui est perdu, il faut avoir

patience, trop heureuſes de n'avoir pas perdu la vie! mais dis-moi, n'a-t elle point parlé à Monſieur Horace de mon Maître?

SPINETTE.

Non, parce qu'elle a craint de ſe faire tort dans l'eſprit de Monſieur Horace, en s'informant d'un jeune homme; elle lui a parlé ſeulement de ſon oncle Liſimaque, que Monſieur Horace ne connoît pas.

TRIVELIN.

Fort bien: Mademoiſelle Silvia a penſé très-ſagement, d'autant plus que vous ne ſçavez pas que ce Monſieur Horace eſt le pere de Monſieur Lelio.

SPINETTE.

Le pere de Monſieur Lelio! ah! quelle joye! je m'en vais vîte porter cette nouvelle à ma Maîtreſſe.

TRIVELIN.

Attends, il faut aller doucement: tu m'as tant parlé de l'amitié de Monſieur Horace pour Mademoiſelle Silvia, que cette amitié me devient ſuſpecte; je connois ce vieux barbon; tu diras donc à Mademoiſelle Silvia que tu m'as vû, que je t'ai aſſurée que j'avertirai mon Maître de ſon arrivée, & qu'elle ſe garde bien de laiſſer entrevoir ſon amour au Vieillard, de peur d'accident.

SPINETTE.

Je t'ai toujours connu homme d'eſprit & tu n'a pas changé de caractere pour avoir changé de pays.

TRIVELIN.

Mais penſes-tu auſſi favorablement de mon cœur? & ne crois-tu point qu'il eſt changé?

SPINETTE.

Non vraiment je ne le crois pas, & j'en ſerois bien fâchée; car je t'aime toujours auſſi moi, & il m'en a penſé coûter la vie pour te venir trouver.

TRIVELIN.

Friponne! comme tu ſçais réveiller mon amour! çà dis-moi quelque choſe de plus tendre, donne-moi quelque petite marque de ton amitié; & puis laiſſe-moi aller che rcher ton Maître. *Il veut l'embraſſer.*

SPINETTE.

Doucement, je veux ſçavoir auparavant, ſi tu m'as toujours été fidele.

TRIVELIN.

Toujours dans l'intention, & ſi par-ci, par-là j'ai conté fleurette à quelqu'une, c'étoit en penſant à toi & pour m'entretenir dans mon amour: adieu je pars.

SPINETTE.

Va, va, je vois bien que tu n'es qu'un volage.

TRIVELIN.

Point du tout: mais ne m'amuses plus, laisse-moi aller chercher mon Maître; il est de consequence qu'il soit averti au plûtôt de cette avanture, & je suis moi-même dans l'impatience de la lui apprendre.

SPINETTE.

Va donc vîte, & moi j'irai aussi de mon côté avertir ma Maîtresse. [*elle revient*] Mais en songeant aux autres, ne va pas au moins oublier notre amour.

TRIVELIN.

Ne crains rien, ma chere Spinette. (*seul*) Or sus Trivelin, où chercheras-tu ton Maître? Il faut le trouver tout à l'heure... quelle joye n'aura-t-il pas? que tu es heureux Trivelin de pouvoir, par cette bonne nouvelle, te rendre agréable à ton Maître! les caresses, les présens vont pleuvoir sur toi... je vois bien qu'il me faudra courir toute la Ville; car où le chercher? Irai-je de ce côté-ci.... Non, car il est allé par-là quand il m'a quité.... oui, mais il ne sera pas resté en place pour m'attendre. Je vais m'essoufler à force de courir, j'en perdrai la respiration, j'en meurs de peur, & la peur m'en a déja ôté la moitié, je n'y puis plus résister, le trouble s'empa-

re de mon esprit, je ne sçai où aller, sera-ce par ici... Non.... j'irai plûtôt par - là.

SCENE III.

LELIO, TRIVELIN.

LELIO.

OU cours tu si vîte.

TRIVELIN.

Ah! Monsieur, c'est vous; que je suis ravi de vous voir! J'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Ah! je n'en puis plus, je suffoque.... je tombe.... soûtenez-moi...

LELIO.

Reprens tes sens, conte-moi tout; quelle est cette bonne nouvelle? je suis dans l'impatience.....

TRIVELIN.

Mademoiselle Silvia, Spinette, le Capitaine.....

LELIO.

Ma chere Silvia, Spinette, eh bien?

TRIVELIN.

Eh bien.... je ne puis achever, la voix me manque.

LELIO.

Ah! tu me fais mourir, acheve, que sont-elles devenuës?

TRIVELIN.

Elles se sont sauvées du naufrage! elles se portent bien.... Mademoiselle Silvia....

LELIO.

Quoi? ma chere Silvia n'est donc point morte? cela est il bien vrai! ne me trompes-tu point? Ah! ma chere Silvia, je vous reverrai donc? vous serez à moi? ah! Trivelin que ne te dois-je point? *Il embrasse Trivelin avec transport.*

TRIVELIN.

Vivat, *vivat*, je vous l'avois bien dit ce matin, qu'il ne faut pas se desesperer tout d'un coup, & qu'il faut attendre qu'on sçache bien les choses avant que de s'affliger.

LELIO.

Trivelin, mets le comble à ma joye. Conduis-moi vîte où elle est, afin que par ma présence elle soit assûrée que ses maux sont finis; où est-elle?

TRIVELIN.

Chez nous.

LELIO.

Chez nous. *Il court, Trivelin l'arrête.*

TRIVELIN.

Attendez, moderez votre impatience, & gardez-vous de laisser paroître vos transports ; votre pere pourroit se douter de vos amours, & que sçavez-vous s'il y consentiroit ? Ces vieillards ne sont pas aisés à mener, l'interêt peut beaucoup sur eux, comme il ne la connoît point, il pourroit bien renverser vos projets dans la vûë de faire un mariage plus avantageux pour vous, attendez à vous déclarer, qu'elle ait trouvé son oncle,& qu'elle soit connuë. D'ailleurs, Spinette m'a parlé de l'amitié avec laquelle votre pere traite Mademoiselle Silvia.... Cela n'est point dans son caractere, & je n'en augure rien de bon.

LELIO.

Trivelin, tu m'embarasses beaucoup ; seroit-il possible que mon pere.... Mais comment se trouvent-elles chez nous ?

TRIVELIN.

Je vous le dirois, si je ne voyois pas votre pere qui vient à nous ; attendez-le, & voyez ce qu'il vous dira. *Il se retire.*

SCENE IV.

HORACE, LELIO.

HORACE *à part.*

JE fors à grand regret de chez moi, la converfation de Mademoifelle Silvia eft la feule chofe qui m'amufe, & qui m'occupe préfentement, & ce n'eft que par bienféance, & pour ne lui être pas importun, que je la quitte.... ah, ah, voici mon fils ! que faites-vous là tout feul mon fils ? vous me paroiffez tout penfif.

LELIO.

Rien mon pere : je vous ai vû rêver auffi, par refpect je ne vous ai rien dit, j'attendois pour vous faluer....

HORACE.

Tu es bon fils, fage, refpectueux, je t'ai toujours connu tel, & je t'ai même toujours aimé, à caufe de la douceur de ton caractere; c'eft une grande confolation pour un pere de fe voir un fils fi bien né. (*Il l'embraffe*) Mais où allois-tu ?

LELIO.

J'allois au logis pour avoir le plaifir de vous voir, & je me reprochois d'être forti ce matin fans vous avoir fouhaité le bon jour.

HORACE.

Je suis charmé de ton attention; mais n'y venois-tu que pour cela?

LELIO.

J'avoue que j'avois aussi une petite curiosité de sçavoir s'il est vrai que vous avez retiré ce matin deux Demoiselles qui se sont sauvées du naufrage.

HORACE *à part.*

Ah ! je m'en doutois ! si je lui laissois voir cette jeune fille, je n'y trouverois pas mon compte. *à Lelio* Il est vrai, mais je ne les garderai pas long-tems.

LELIO.

Et pourquoi mon pere? vous repentiriez-vous d'une bonne action? vous vous dementiriez vous même.

HORACE.

Ce n'est point cela; c'est que nos jeunes gens seront bien étourdis, quand ils sçauront que j'ai une jolie fille chez moi, ils ne manqueront pas de faire leurs efforts pour la voir, ils l'examineront depuis les pieds jusqu'à la téte, la suivront tant qu'ils pourront, lui feront des reverences, le petit coup d'œil ensuite, le soupir en passant, ils s'approcheront de toi, de moi, s'introduiront dans la maison, les dînez,

& les foupez marcheront, la petite chanfon s'en mêlera, les politesses, les doux propos, les parties de plaisir : *il faut promener Mademoiselle par ci, la promener par là* : on ne parlera que d'Horace, de la Demoiselle qui eft chez lui : *elle eft bien aimable, il eft bien heureux* : je ne veux point de toutes ces tracasseries-là, je fuis vieux, & je veux être tranquille chez moi.

LELIO.

Vous n'avez point à craindre toutes ces pourfuites: votre âge leur en impofera, & je ne vois pas qu'elles puiffent être mieux qu'avec vous.

HORACE.

Ah! je fçai à qui les confier, & cela ne m'empêchera pas de veiller fur elles, & de leur donner tous les fecours neceffaires, fans fe mettre en bute aux caquets du quartier.

LELIO *à part.*

Malheureux Lelio que feras-tu?.... Mon pere, puifque vous êtes réfolu de les mettre ailleurs, j'ofe vous dire que je venois vous prier de la part d'une Dame de mes amies, vertueufe & riche, qui a fçû l'avanture de ces filles, de les lui confier pour en avoir foin; elle aime toutes les perfonnes

personnes qui viennent de France, & se fait un plaisir de vivre avec elles, & puisque vous voulez vous en débarasser, je vous conseille de les accorder à cette Dame.

HORACE.

C'est une Dame aussi chez qui je veux les mettre, respectable, & fort à son aise, elles y seront fort bien; de plus, elle est mariée, ce qui éloigne tous les mauvais discours.

LELIO.

Oh! la mienne est veuve, & cela les détruit tout-à-fait, & comme elle ne cherche qu'une compagnie, vous voyez bien que c'est justement ce qu'il faut à votre Demoiselle.

HORACE.

Je ne connois point votre Dame,& je ne veux point m'embarquer mal-à-propos.

LELIO.

Je la connois bien moi, & je vous réponds pour elle.

HORACE.

Je n'ai que faire de votre caution, & je veux me contenter là-dessus.

LELIO *à part.*

Ah! c'est quelqu'autre mouvement qui fait agir mon pere. *à son pere.* Daignez réfléchir.....

HORACE.

Voulez-vous que je vous dise, Monsieur mon fils ? vous commencez à m'ennuyer : depuis quand êtes-vous devenu si raisonneur ? & où avez-vous appris à me répondre plus d'une fois ? quel interêt prenez-vous.....

LELIO.

C'est que j'avois donné ma parole à cette Dame, & cela après les instances qu'elle m'en a faites.

HORACE.

Et pourquoi engagez-vous votre parole pour une chose qui dépend de moi ?

LELIO.

J'ai crû que l'amitié d'un pere ne me refuseroit pas une chose si indifferente.

HORACE.

L'amitié d'un pere cesse, lorsqu'un fils en abuse.

LELIO.

Cependant j'ai donné ma parole, & vous devez y avoir égard.

HORACE.

Mais je ne le veux pas moi, & cela vous doit suffire.

LELIO.

Non, mon pere. *Cinthio arrive derriere le Théatre.*

HORACE.

Retirez - vous, & ne m'échauffez pas davantage.

LELIO.

Votre dureté me déſeſpere ; je ſuis engagé d'honneur, & je ferai tous mes efforts pour ne pas en avoir le démenti.

HORACE.

Je vous deshériterai moi, ſi vous vous obſtinez davantage.

LELIO.

J'y perdrai la vie plûtôt que de ceder.

HORACE.

Ah, ah ! vous le prenez ſur ce ton là ; oh bien ! je vous ordonne dès - à - préſent de ſortir d'ici, & de ne plus paroître devant moi, que je ne vous rappelle.

SCENE V.

CINTHIO, LELIO, HORACE.

CINTHIO.

QU'eſt-ceque c'eſt, Lelio ? je vois ton Pere en colere contre toi, à quoi penſes-tu ?

LELIO.

Ah ! Cinthio, je ſuis perdu.

HORACE.

Je ferme la porte pour vous empêcher d'entrer, je vous apprendrai à m'obéir, & à ne pas m'irriter par des discours impertinens. *A part.* Je cours vîte trouver un endroit pour y mettre Mademoiselle Silvia, de peur que mon fils ne la voye. *Il sort.*

CINTHIO.

Qu'as-tu donc, mon ami, te voilà en querelle avec ton pere.

LELIO.

Ah! Cinthio, je suis le plus malheureux des hommes, il n'en faut pas douter, mon pere est mon rival.

CINTHIO.

Comment donc! à son âge, il s'avise de devenir amoureux; & de ta maîtresse encore? comment cela?

LELIO.

Tu vas le sçavoir: j'ai aimé une Demoiselle à Paris, pendant que j'y faisois mes études; mon pere m'a rappellé: j'ai été contraint de partir, ma douleur étoit mortelle: ma Maîtresse pour soulager ma peine m'avoit fait esperer qu'elle viendroit à la Martinique auprès d'un oncle qu'elle a ici, qui pourroit faciliter notre hymen, la mort de sa mere lui en a laissé la

liberté, elle eſt partie, elle a fait naufrage ; mon pere l'a retirée chez lui, il en eſt devenu amoureux, Trivelin l'avoit ſoupçonné, j'en ſuis convaincu, il m'empêche de la voir, m'interdit ſa maiſon, il ne veut pas la garder chez lui, & il prendra toutes les précautions, pour que je ne puiſſe découvrir où elle ſera, je la perdrai pour toujours, je ſuis deſeſperé.

CINTHIO.

Comment deſeſperé ! c'eſt trop tôt ; attends, tu connois les amis de ton pere, fais-lui parler par celui en qui tu croiras qu'il a le plus de confiance ; qu'il tâche de l'avoir chez lui, on s'intereſſera plûtôt pour un jeune homme à qui il eſt permis d'aimer, que pour un vieillard qui ſe donne un ridicule en aimant.

LELIO.

Il ne la mettra jamais chez perſonne de ma connoiſſance ; & ſi je perds Silvia, je ne ſçai quel parti prendre.

CINTHIO.

Il faut uſer d'adreſſe ici, la femme de notre Gouverneur eſt parente de Flaminia ma belle-mere.....

LELIO.

Eh bien ?

CINTHIO.

Il faut faire en sorte qu'elle retire Mademoiselle Silvia; si elle la demande à ton pere, il ne pourra pas la refuser, je t'introduirai dans la maison de la Dame, & tu verras ta Maîtresse tant que tu voudras.

LELIO.

Ah! mon ami, tu me rends la vie, si tu peux venir à bout de ce dessein: va vîte parler à cette Dame; car il faut se dépêcher.

CINTHIO.

Je crois qu'elle est encore à la campagne.

LELIO.

Si nous laissons à mon pere le tems de la conduire ailleurs, il la cachera si bien, que je ne la verrai plus.

CINTHIO.

Eh bien! pour l'en empêcher, tâchons d'escalader la maison par cette fenêtre, & enlevons ta Maîtresse.

LELIO.

Le remede est trop violent, & je ne veux pas irriter mon pere davantage; vas plûtôt parler à la Dame.

CINTHIO.

Allons, j'y vais, puiſque tu n'approuves pas cet autre expedient. *Il ſort.*

LELIO.

Va, ne perds point de tems. Mais ne vois-je pas mon pere qui revient ſur ſes pas: il eſt bien preſſé de rentrer au logis, je meurs de jalouſie; cependant il eſt inutile que je reſte ici, ſa colere en me voïant ne feroit qu'augmenter, il vaut mieux que je m'éloigne pour attendre ce que fera mon ami.

SCENE VI.

HORACE, FABRICE.

HORACE.

MOn cher Fabrice, vous ne devez pas me refuſer ce que je vous demande.

FABRICE.

Vous ne ſongez qu'à vous, & à ce qui vous fait plaiſir; mais vous ne penſez pas que Flaminia, ma très-reſpectable épouſe, & dont l'humeur n'eſt pas aiſée, ne voudra jamais ſouffrir une jeune fille dans ma maiſon.

HORACE.

Madame Flaminia eſt à la campagne, & avant qu'elle revienne, j'aurai trouvé une maiſon bien éloignée de nos quartiers, & peut-être même une petite maiſon de campagne, afin que mon fils ne puiſſe jamais la voir, par conſéquent vous en ſerez débaraſſé. Mon cher Fabrice, c'eſt dans l'occaſion que l'on connoît les vrais amis; de quoi me ſerviroit-il d'être le vôtre, depuis ſi long-tems, ſi vous me manquiez au beſoin ?

FABRICE.

Vous voulez m'engager à ſeconder vos foibleſſes, plûtôt qu'à vous rendre un véritable ſervice.

HORACE.

Ne traitez point de foibleſſe mon amour, & ma jalouſie; quand vous verrez cette aimable fille, je ſuis ſûr que vous approuverez tout ce que je fais pour elle. Ah! ſi vous aviez vû cette bouche de corail, ces prunelles étincelantes, cette gorge...... cette taille .... mon cher Fabrice, je ſuis trop heureux de pouvoir paſſer le reſte de mes jours dans une ſi aimable compagnie; oui elle ſera ma femme, & je ſerai le plus content de tous les hommes.

FABRICE.

Voilà bien des traits d'une grande beauté,

beauté, mais je vois de grands défauts en vous, & je ne ſçais pas comment elle écoutera vos propoſitions.

HORACE.

Je ne lui en ai fait encore aucune, & j'attends pour me déclarer que je l'aye gagnée par des bienfaits & des galanteries : par exemple, ce ſoir chez vous, puiſqu'elle y ſera, & que nous ne ſommes point embaraſſez de votre femme, je veux que nous nous réjouiſſions ; preſque tout votre domeſtique ſe trouve à la campagne avec Madame Flaminia, nous ordonnerons à Arlequin un bon ſouper avec d'excellent vin : j'ai encore bonne grace le verre à la main, je ſçai lâcher le petit mot pour rire, la pointe, la fleurette, la chanſon gaillarde : allez, je ne me tirerai pas mal d'affaire, & je réuſſirai.

FABRICE.

Soit, je profiterai de votre belle humeur.

HORACE.

Je m'en vais l'appeller avec ſa femme de chambre, & vous les confier..... vous ſerez ſage au moins.

FABRICE.

Bon, vous croyez que tout le monde vous reſſemble.

HORACE *ouvre la porte.*

Arlequin, dis à Mademoiselle Silvia & à Spinette, qu'elles prennent la peine de descendre. Que nous allons passer une soirée joyeuse! je veux que nous bûvions jusqu'au jour.

FABRICE *rit.*

Ah, ah, ah!

SCENE VII.

SILVIA, SPINETTE, ARLEQUIN *& les susdits.*

SILVIA.

M'Appellez-vous, Monsieur?

HORACE.

Oui, ma belle enfant, & c'est pour vous procurer du plaisir; il faut bien vous faire oublier les peines que vous avez souffertes pendant votre voyage: voici un de mes bons amis chez qui je vous prie de passer, en attendant que j'aille vous y trouver, nous souperons ensemble; il est de bonne compagnie, & vous pouvez vous en fier à moi.

SILVIA.

Et ne pourriez-vous pas l'avoir chez vous, puisqu'il est de vos amis?

HORACE.

Non par des raiſons que je ne puis vous dire préſentement, je crois même que je vous laiſſerai chez lui quelque tems, vous ne ſerez point mal; croyez-moi, je ne vous perdrai pas de vûe, & vous ſerez un jour contente de moi.

SILVIA *bas à Spinette.*

Spinette, je ſuis perdue! & Lelio, comment le verrons nous.

SPINETTE *bas.*

Patience, Mademoiſelle, nous verrons comment les choſes tourneront.

FABRICE.

Entrez là, s'il vous plaît, Mademoiſelle, c'eſt ma maiſon, & je vous en fais la Maîtreſſe.

SILVIA.

J'obéïs à Monſieur Horace, & vous remercie de vos bontez.

HORACE.

Qu'en dites-vous, Fabrice, n'eſt-elle pas bien aimable?

FABRICE.

Je la trouve telle que vous me l'avez dépeinte.

HORACE.

Mais à propos, je ne penſois pas que M. Cinthio votre fils n'eſt pas à la campagne, cela me met dans l'embarras, je

n'ai peut-être pas moins à craindre de lui, que de Lelio.

FABRICE.

S'il vous fait ombrage, il faut que vous mettiez votre Maîtresse ailleurs, car je ne puis pas chasser mon fils de chez moi.

HORACE.

J'en conviens : mais vous pourriez exiger de lui qu'il allât à votre maison de campagne tenir compagnie à Madame Flaminia, sous prétexte que vous ne pouvez pas y aller, & par-là vous me donnerez le tems de chercher une maison où Silvia puisse être en sûreté.

FABRICE.

Puisque vous m'avez engagé si avant, je pousserai ma complaisance jusqu'au bout; mais je ne sçai où je pourrai trouver mon fils; car quand il est une fois sorti, je ne le revois gueres de la journée.

HORACE.

Attendez, je sçai une maison de ma connoissance, où il va souvent, nous l'y trouverons peut-être, venez-y avec moi.

FABRICE.

Soit.

HORACE.

Songeons auparavant au soupe : Arlequin!

SCENE VIII.

FABRICE, HORACE, ARLEQUIN

HORACE.

VOici vingt pistoles, je te charge de nous préparer un bon souper; cherche-nous quelque chose de bien friand, là....qui reveille l'appétit.

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, vous êtes en bonnes mains, quand il s'agit de la table, je suis le premier homme du monde pour songer à tout ce qu'il faut.

HORACE.

Allons, mon cher Fabrice, chercher votre fils.

SCENE IX.

ARLEQUIN.

VOilà qui va le mieux du monde! je sçavois bien moi, que ces filles - là nous feroient vivre en joye; on commence bien, quand on commence par manger. Songeons à présent à bien faire notre commission; voici deux cens francs: hé bien! cent francs de fromage.... fort bien... cinquante francs de mâcarons, & puis... il me reste encore cinquante francs... je n'en aurai pas assez, car il faut du gras, du maigre, du dessert, d[illegible] abond[illegible]

oh dame ! il faut trop de choses, je n'aurai jamais assez d'argent : recomptons... cent francs de fromage, pour celui-là, il n'y a rien à rabattre ; cent francs... oui pour le fromage, je dis bien... & le reste !... il vaut mieux que j'aille consulter quelque brave cuisinier, il me dira mieux cela, & pour le gras... & pour le maigre.... voici pourtant bien de l'argent ; si je pouvois ménager quelque chose pour moi, cela ne seroit pas si mal ; mon vieux Maître n'est pas trop généreux, & son fils n'aime que ce maraut de Trivelin, si bien que moi, pauvre Arlequin, misérable créature, je n'ai jamais de quoi boire bouteille, & je n'en trouve point à crédit. Voici comme je ferai : j'acheterai ce qu'il faut pour un bon souper en gras, j'acheterai le vin, le dessert ; & pour ce qui est du maigre, je tendrai mes filets, je puis faire une bonne pêche, & moyennant cela, je fournirai le poisson à mon Maître, & garderai l'argent pour moi : cela me paroît fort bien imaginé ? A l'exemple de notre vieillard qui regale Mademoiselle Silvia, je regalerai Spinette, de qui je souhaiterois fort gagner l'amitié ; sa figure me revient assez, & ne m'iroit pas mal ; bon ! suivons notre projet : allons jetter les filets.... ah ! que je vas bien me réjouir avec Spinette !

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIA, ROSETTE.

FLAMINIA *d'abord seule.*

JE crois avoir pris le bon parti, puisque Monsieur mon mari ne peut venir à la campagne, de le venir trouver à la la Ville; mais où es tu restée, Rosette? Ah! te voilà, tu marches bien lentement.

ROSETTE.

Ma foi, Madame, je ne suis pas si forte que vous, je ne puis marcher si vîte. Quel caprice! de venir à pied de votre maison de campagne, comme si vous n'aviez pas votre carosse.

FLAMINIA.

Te voilà bien malade! ce n'est qu'une promenade.

ROSETTE.

Oui, pour vous; mais pour moi, c'est

un voyage très-long, & je n'en puis plus.

FLAMINIA.

Eh bien nous voilà arrivées, tu auras le tems de te reposer: va devant moi ouvrir les volets de mon appartement.

ROSETTE.

Attendez que je cherche la clef.... ah! je crois que je l'ai perduë.

FLAMINIA.

Voyez l'étourdie!

ROSETTE.

Comme vous vous mettez d'abord en colère! ne vous fâchez pas, la voilà retrouvée, je l'avois dans une autre poche.

FLAMINIA.

Eh bien, finis donc, & vas ouvrir.

ROSETTE.

Vous voyez que je ne suis pas si étourdie que vous le dites. *Elle entre dans la maison.*

SCENE II.

LELIO, FLAMINIA.

LELIO.

JE suis dans une inquiétude mortelle; je ne trouve de repos nulle part, la compagnie m'ennuye, la solitude m'ac-

table ; qu'il eſt fâcheux d'aimer, & de ſe trouver dans une ſituation pareille à la mienne, éloigné de ce que j'aime, & jaloux d'un pere. Mais que fait Cinthio? il ne revient point, il devroit être déja de retour, ſa lenteur me tue.

FLAMINIA.

Monſieur, Lelio, je ſuis ravi de vous rencontrer.

LELIO.

Ah! Madame, pardonnez, je ne vous voyois pas ; vous voilà donc de retour de la campagne?

FLAMINIA.

Oui, Monſieur : la campagne eſt aimable, lorſqu'on y eſt en compagnie ; mais quand on y eſt ſeule, le tems y paroît bien long ; mais qu'avez-vous, je vous trouve un peu changé?

LELIO.

Madame, je vous avoue que j'ai l'eſprit embaraſſé.

FLAMINIA.

Et de quoi? Monſieur, pourrois-je vous le demander?.....

LELIO.

Madame, cela n'en vaut pas la peine, & ce ſeroit vous entretenir mal-à-propos de diſcours ennuyeux.

FLAMINIA.

Vous me faites tort, je vous estime assez pour m'interesser à ce qui vous regarde.

LELIO.

Mais ne vois-je pas notre porte ouverte?

FLAMINIA.

Dites-moi, Monsieur Lelio, je pourrois vous aider, & peut-être vous tirer de peine.

LELIO.

Oui, mais si je trouve mon pere...... qu'importe, j'en serai quitte pour être grondé, & j'aurai eû le plaisir de voir ma chere Silvia. *Il entre dans la maison.*

SCENE III.

FLAMINIA, ROSETTE.

ROSETTE *dans la maison.*

AH, Madame!

FLAMINIA.

Quoi! qu'y a-t'il?

ROSETTE *arrivant.*

Ah Madame! venez voir, venez-voir... *elle rentre.*

FLAMINIA.

Attends, reviens, dis-moi ce que c'est.

ROSETTE.

Ah! l'étonnante chose! vous ne vous en douteriez jamais.

FLAMINIA.

Dis-le moi donc, car je ne puis le deviner.

ROSETTE.

Madame! Madame! il y a....

FLAMINIA.

Eh bien?

ROSETTE.

Deux femmes....

FLAMINIA.

Où?

ROSETTE.

Au logis.

FLAMINIA.

Au logis?

ROSETTE.

Oui, & deux femmes jolies encore, qui dès qu'elles m'ont apperçûe, m'ont fermé la porte au nez.

FLAMINIA.

Ah! ah! voici donc la raiſon qui empêchoit monſieur mon mari de me venir trouver à la campagne. Quel bonheur m'a fait revenir! je le prends ſur le fait.

ROSETTE.

Qui ſe ſeroit jamais imaginé une trahiſon comme celle-là?

FLAMINIA.

J'en ſerai vengée, je ſçaurai bien me faire juſtice moi-même, je ne ſouffrirai point un tel affront.

SCENE IV.

LELIO, FLAMINIA, ROSETTE.

LELIO *parlant d'abord seul.*

AH! je devois bien m'y attendre! la porte n'auroit pas été ouverte, si Silvia eût été dans la maison; mon pere m'a tenu parole, & Cinthio m'en a manqué. Où sera-t'elle? où la chercher? que vais-je devenir? * Ami infidelle, pere trop cruel! vous serez tous deux satisfaits; vous m'avez abandonné à ma douleur, vous ne me reverrez plus, je me livre à mon desespoir.

ROSETTE.

Qui l'auroit jamais pû croire! j'entre dans la passion de ma Maîtresse; si j'étois à sa place, je mettrois tout sens dessus-dessous.

FLAMINIA.

Fabrice à son âge, s'amuser avec de jeunes filles! manquer ainsi à ce qu'il me doit, & je me tairois, moi? Je mettrai plûtôt le feu à la maison. Je cours voir ces impertinentes, & les punir comme elles le méritent.

ROSETTE.

Je vous suis, pour vous aider.

* *Les trois Acteurs parlent à la fois.*

LELIO.

A quoi me sert-il de vivre dans l'état où je suis ! je ne vivois que pour vous, Silvia, on vous arrache de mes bras, on vous cache à ma vûe, je n'y puis plus consentir, & je ne trouve de remede que dans la mort.

SCENE V.

CINTHIO, LELIO.

CINTHIO.

ENfin je te retrouve, mon ami, j'ai couru avec empressement. ....

LELIO.

Ne me parlez point, laissez-moi, vous n'êtes point mon ami, vous ne m'avez flatté que pour endormir ma passion : & pour donner aux autres le tems de me trahir ; retirez-vous, je ne vous connois plus.

CINTHIO.

Mais Lelio, es-tu devenu fou ? écoute-moi, je suis ton ami, j'ai travaillé pour toi, & j'ai obtenu de la femme de notre Gouverneur, qu'elle demandera Mademoiselle Silvia à ton pere.

LELIO.

Il n'est plus tems, Silvia n'est déja plus

chez nous, mon pere l'a cachée aux yeux de tout le monde, je ne la verrai plus.

CINTHIO.

Je n'ai jamais rien vû de si impétueux que toi! qu'importe qu'il l'ait cachée ? la Dame la demandera toujours, & il n'osera la refuser.

LELIO.

Non, je n'écoute plus rien, je ne vous crois plus, vous m'avez manqué dans une occasion essentielle; vous m'aviez promis de ne point perdre de tems, & vous en avez laissé à mon pere assez pour executer son dessein, pour me percer le cœur; je ne vous connois plus; je renonce à votre amitié, & je veux vous oublier pour toujours. *Il sort.*

CINTHIO *seul.*

Mais il faut qu'il ait perdu l'esprit: je veux le suivre, & tâcher de le rendre raisonnable.

SCENE VI.

FLAMINIA, ROSETTE, CINTHIO.

FLAMINIA.

AH! Monsieur Cinthio, je vous trouve fort à propos pour me plaindre à vous de Monsieur votre pere.

CINTHIO *à part.*

Je me serois bien passé de cette rencontre. De mon pere, Madame! & pourquoi?

ROSETTE.

Ah! vraiment, il en fait de belles.

CINTHIO.

Et quoi encore, Madame? mon pere, le mari le plus tendre, le plus respectueux, le plus fidele......

FLAMINIA.

Oui, oui, Monsieur, vous le croyez peut-être, ou bien, sçachant ses mauvais procedez, vous les cachez, afin qu'il vous pardonne vos folies.

ROSETTE.

Ah! Monsieur, vous êtes trop jeune, pour connoître l'artifice des vieillards: les peres en sçavent plus que les enfans.

CINTHIO.

Tais-toi, Rosette. De grace, Madame, expliquez-vous!

FLAMINIA.

Vous rougirez pour lui, quand je vous aurai conté sa trahison, sa perfidie.

ROSETTE.

Il n'y a rien de plus noir.

FLAMINIA.

Pendant que j'étois à la campagne.... mais vous devez le sçavoir, il n'est pas possible que vous l'ignoriez.

CINTHIO.

Eh bien ! pendant que vous étiez à la campagne.....

FLAMINIA.

Il y avoit deux filles au logis, Monsieur, deux filles ! voilà un bel exemple pour vous ! apprenez de lui, comme on peut dans un âge mûr se rendre ridicule & méprisable, trahir sa femme, violer la foi conjugale, & devenir le jouet de toute une Ville.

ROSETTE.

Oui, Monsieur, deux filles au logis, pendant que nous n'y sommes pas ! voyez comme il sçait bien prendre son temps.

CINTHIO.

En vérité, si vous ne disiez pas la chose aussi sérieusement que vous me la dites, vous me feriez mourir de rire, pensez-vous que mon pere radote ? j'en sçaurois quelque chose, moi qui suis toujours resté ici : vous me dites qu'elles sont deux, il y en auroit au moins une pour moi, & en ce cas-là, je vous avoue que j'aurois de grandes obligations à mon pere : croyez-moi, Madame, on vous a trompée.

FLAMINIA.

Vous cherchez en vain à me faire prendre le change par vos plaisanteries ; on ne m'a

m'a point trompée, elles ſont au logis, & je viens de les y voir.

CINTHIO.

Cela ſe peut-il ?

ROSETTE.

Oui, Monſieur, cela ſe peut; elles ſont dans l'appartement de Monſieur votre pére.

CINTHIO.

Ce n'eſt donc que depuis quelques heures ! je vous jure que je l'ignorois. Je ne puis même m'imaginer qui peut avoir amené chez nous ces deux filles.... peut-êtreque mon pere par complaiſance.....

FLAMINIA.

Eh oui ! par complaiſance pour lui-même. Convient-il à des filles d'aller loger chez un homme marié, pendant que ſa femme eſt à la campagne ?

ROSETTE.

Oui, quand elles cherchent une bonne fortune.

CINTHIO *à part.*

Mais ſe pourroit-il qu'Horace eût donné Mademoiſelle Silvia & ſa femme de chambre en garde à mon pere ? Pourquoi non ? ils ſont aſſez amis pour ſe rendre mutuellement de petits ſervices. *A Flaminia.* Madame, permettez que j'entre au logis pour parler à ces Demoiſelles, je

sçaurai d'elles-mêmes ce qui les y a amenées, & je vous promets que je ferai mes efforts pour vous ôter tout sujet de chagrin.

FLAMINIA.

Allez, allez, Monsieur, pour moi je vous jure que je ne mettrai pas le pied dans la maison tant qu'elles y seront.

Cinthio entre dans la maison.

ROSETTE.

Vous faites fort bien, ma chere Maîtresse; il faut un peu mortifier ces vilains hommes: comment, il leur sera permis d'en faire à leur volonté, d'outrager leurs femmes, & les femmes seront assez sottes pour se taire? pour moi, je suis encore jeune, & graces au Ciel, je ne suis point mariée, mais si j'avois un mari qui me jouât de ces tours-là, pour me venger, je voudrois avoir autant d'Amans, qu'il auroit de Maîtresses.

FLAMINIA.

Je sçai que cette vengeance me seroit facile, si mon cœur y consentoit, & si l'honneur ne le défendoit pas.

ROSETTE.

Bon, l'honneur! pourquoi est-ce que notre honneur y doit perdre? & pourquoi le leur n'en souffre-t'il rien?

FLAMINIA.

Le monde l'a ainsi reglé, & nous a chargées de ce fardeau.

ROSETTE.

Le monde ne sçait ce qu'il fait, & je veux réformer le monde, moi.

SCENE VII.

CINTHIO, FLAMINIA, ROSETTE.

CINTHIO *à part les premieres lignes.*

C'Est elle, c'est Mademoiselle Silvia ! je suis le plus content de tous les hommes, & je cours vîte en rendre compte à mon ami Lelio, lui remettre l'esprit, & regagner son amitié. Madame, je vous prie au nom de ce respect, dont vous sçavez que je ne me suis jamais écarté, au nom de cette tendresse, que vous m'avez toujours marquée, n'écoutez point les transports de votre jalousie, & soyez persuadée, que mon pere n'a aucune passion pour ces Demoiselles; je vous promets, & j'engage mon honneur, que dans deux heures d'ici je les ferai sortir de chez vous, & que vous n'aurez dorénavant aucun sujet de vous plaindre par rapport à elles, souffrez seulement qu'elles restent encore deux heures au logis.

ROSETTE.

Ne vous y fiez pas.

FLAMINIA *à part.*

Feignons un moment pour le mettre dans mes interêts. J'ai bien de la peine à consentir à ce que vous me demandez: cependant je vous aime trop, pour ne pas sacrifier quelque chose de mon ressentiment aux instances que vous me faites; mais du moins instruisez-moi des raisons....

CINTHIO.

Madame, je le ferai à mon retour, le tems me presse, souffrez que j'aille au plûtôt prendre les mesures necessaires pour vous délivrer de ces objets qui vous déplaisent. *Il part.*

ROSETTE.

Je ne m'étonne plus, si vous n'avez pas assez de courage pour vous venger de votre mari, puisque deux petits mots flatteurs de son fils vous ont déja radoucie.

FLAMINIA.

Ne crois pas que je perde de vûe mon dépit & ma vengeance: mais j'ai voulu avoir quelque complaisance pour Cinthio, d'autant plus que je suis bien aise d'entendre mon mari, pour voir ce qu'il osera me dire, quand je lui montrerai les preuves de sa perfidie...

SCENE VIII.

FABRICE, FLAMINIA, ROSETTE.

FABRICE *sans voir Flaminia & Rosette.*

CE n'étoit donc pas un assez grand malheur pour Horace de devenir amoureux à son âge, s'il ne devenoit pas encore prodigue : il a fait emplette d'habits & de bijoux, il a fait une dépense excessive pour régaler sa Maîtresse, il m'a fallu courir toute la Ville pour lui trouver un Officier & un Cuisinier. Mais que vois-je! je suis perdu, Mademoiselle Flaminia de retour de la campagne! c'est fait de moi, si elle a vû Mademoiselle Silvia... que lui dirai-je?

FLAMINIA *à Rosette.*

Que je suis malheureuse!

FABRICE *à part.*

Je le suis bien davantage.

FLAMINIA *à Rosette.*

Quelque chose que dise Cinthio, je ne puis m'ôter de l'esprit, que les affaires qui tenoient mon mari à la Ville, n'étoient qu'un prétexte pour me tromper.

ROSETTE.

Sans doute il y avoit de la malice.

FABRICE *à part.*

Si je lui confie l'amour de mon ami, cela ne sera pas trop bien ; car confier un secret à une femme. . . . . Que je veux de mal à Horace !

FLAMINIA.

Je suis dans l'impatience de le voir revenir.

ROSETTE.

Et tenez, le voilà revenu.

FABRICE *à part, les premiers mots.*

Faisons bonne contenance. Oh ! ma chere Epouse je ne m'attendois pas à vous voir si-tôt.

FLAMINIA.

Je le crois bien ; & je sçai même que vous n'êtes pas bien-aise de mon retour.

FABRICE.

Oh ! ma chere femme, que dites-vous là ? j'en suis charmé... que fait-on à la campagne ?

FLAMINIA.

On y vit beaucoup plus sagement qu'à la Ville.

FABRICE.

Et que fait-on de mal à la Ville ?

FLAMINIA.

Vous le sçavez mieux que moi.

FABRICE.

Moi ! je n'en sçais rien.

ROSETTE.

Voyez la ruse !

FLAMINIA.

Qui sont ces femmes qui sont au logis ?

FABRICE.

Quelles femmes ?

FLAMINIA.

Vous faites l'ignorant. Oui ces femmes ? comment pourroient-elles se trouver dans votre appartement ?

FABRICE.

Mademoiselle Flaminia, croyez....

FLAMINIA.

Je crois ce que je dois croire. Me prenez-vous pour une imbecille? pensez-vous que je passerai sous silence vos infidelitez? que je n'en aurai pas raison ? que je demeurerai immobile ? que je vous laisserai jouir en paix de tous ces plaisirs qui m'offensent, qui m'outragent ? non, non, non, ne le pensez pas, j'ai du cœur, de la naissance, je veux être respectée, considerée, conserver mes droits, mon autorité, mon pouvoir, & vous ranger à la raison.

FABRICE.

Là, là, ma petite femme, ma chere moitié, si vous ne voulez que sçavoir qui sont ces femmes, je vais vous satisfaire : sçachez qu'elles ont été mises en garde chez moi.

FLAMINIA.

Comment en garde chez-vous ? qu'est-ce que cela veut dire ?

FABRICE.

Oui, en garde chez moi, & cela, parce qu'on connoît ma sagesse ; voyez comme les autres sçavent me rendre plus de justice, que vous, qui m'accablez de reproches.

FLAMINIA.

Si vous ne m'éclaircissez davantage, je n'y comprends rien.

FABRICE.

Je vais vous expliquer le fait.

SCENE IX.

ARLEQUIN, un CUISINIER, *un homme avec une hotte, & les susdits.*

ARLEQUIN.

JE suis pressé d'aller retirer mes filets que j'ai laissés dans la mer, & ces gens-là ne finissent point, ils marchent si lentement ; qu'on diroit qu'ils ont la goute. Eh, allons, depêchez vous donc ; si vous marchez toujours de ce train-là, le souper ne sera jamais prêt.

LE CUISINIER.

Tu as raison, mon ami ; mais ce n'est

pas

pas ma faute, c'eſt cet animal qui s'arrête à tout moment : viens donc, ſi tu avois la même impatience que le vieillard amoureux, tu te dépêcherois davantage.

FABRICE.

Voici pour comble de malheur Arlequin & le Cuiſinier que j'ai arrêté, pour Horace.

ARLEQUIN.

Monſieur, je ſuis votre très-humble ſerviteur ; le Cuiſinier vous a tenu parole, le voici qui vient faire remu-menage dans votre cuiſine.

FABRICE.

Allez-vous-en tous, allez-vous en.

ARLEQUIN.

Comment ? que nous nous en allions ! eſt-ce que vous ne voulez plus ſouper ?

FABRICE.

Partez, vous dis-je.

LE CUISINIER.

Que je parte ? auriez-vous pris quelque autre Cuiſinier en ma place, après m'avoir arrêté ? mort de ma vie ! je ne le ſouffrirai pas.

FLAMINIA.

Eh bien, Monſieur Fabrice, que pouvez-vous me dire à preſent ? pour une fille qu'on vous a donnée en garde, vous ordonnez un ſouper, vous prenez des Cui-

ſiniers; vous n'en avez pas tant fait le jour de mes nôces.

ARLEQUIN *à part.*

Ah, nous ſommes perdus ! Madame Flaminia a tout entendu.

FABRICE.

Eh non, mamour, il ſe trompe, ce n'eſt pas moi qui les ai demandés, je ne les connois pas.

LE CUISINIER.

Comment ! vous ne nous connoiſſez pas ? c'eſt à vous-même que nous avons parlé ; Arlequin que voici étoit préſent : il nous a dit que vous aviez une jolie fille chez vous, que vous vouliez vous réjouir pendant que votre femme étoit à la campagne, que vous vouliez un ſouper fin, délicat & ſomptueux ; que ſon Maître ſeul étoit de la partie : comment, vous ne nous connoiſſez pas?

FLAMINIA.

Ah traître ! ah perfide !

ARLEQUIN.

Ah ! le maudit babillard !

FABRICE.

Ma chere femme... partez, vous dis-je; fuſſiez-vous à tous les diables !

ARLEQUIN.

Va t'en, Cuiſinier d'enfer, tu nous portes malheur.

LE CUISINIER.

Je ne partirai pas, que du moins je ne ſois payé comme ſi j'avois ſervi, j'ai compté ſur vous, & j'ai refuſé de travailler ailleurs.

FLAMINIA.

Attends, attends, je vais te payer moi, comme tu le mérite. *Flaminia & Roſette battent Arlequin, & le Cuiſinier.*

LE CUISINIER.

Miſericorde! quelle femme! à l'aide! au ſecours! *Il ſort.*

ARLEQUIN.

Ah! ah! j'avois bien affaire de cela moi; Adieu le ſoupé, je n'aurai qu'à porter au marché le poiſſon que je trouverai dans mes filets.

FLAMINIA.

Roſette, cours vîte chez mes parens, conte leur le ſujet de ma colere, l'infidelité de mon mari; dis-leur que je ſuis outrée, que je me veux ſéparer de lui, que je ne veux plus en entendre parler, que je veux ravoir ma dot, qu'ils ne tardent pas, qu'ils marchent ſur tes pas.

ROSETTE.

J'y cours, Madame, avec plaiſir.

SCENE X.

FABRICE, ROSETTE.

FABRICE.

ATtends, attends, Rosette, écoute-moi. *à part.* Ah, malheureux Horace! quel maudit charivari as-tu causé chez moi!

ROSETTE.

Monsieur, laissez-moi aller faire la commission de ma Maîtresse.

FABRICE.

Attends, te dis je, écoute-moi, tu vois bien que je suis un homme perdu, s'il me faut essuyer tous les reproches de cette famille, & quelque chose que je dise, je n'aurai jamais raison avec ma femme.

ROSETTE.

Aussi, pourquoi faites-vous des folies à vôtre âge?

FABRICE.

Eh non, je n'en ai point faites, mais je ne puis pas te conter tout cela. Tiens voici un louis d'or que je te donne, pour t'acheter une palatine, à condition que tu diras à ta Maîtresse que tu n'as trouvé personne; ensuite tu ne diras mot à qui que ce soit de ce qui se passe chez moi, &

je te promets un habit en récompense.

ROSETTE.

Monsieur, j'ai toujours eu encore plus d'amitié pour vous, que pour Madame; je vous obéirai de bon cœur, vous êtes si bon, si génereux.....

FABRICE.

La coquine! vas donc faire un petit tour en Ville, & puis rends réponse à ta Maîtresse de la maniere que je t'ai dit.

ROSETTE.

Vous serez obéï, Monsieur, je vous le promets, foi d'honnête fille, mais vous tiendrez votre parole aussi.

FABRICE.

Oui, je t'en assure.

SCENE XI.

HORACE, FABRICE.

HORACE.

EH bien, mon ami, avez-vous vû votre fils? je ne l'ai point trouvé moi; cependant je viens pour que nous entrions chez vous, nous passerons quelques momens en conversation avec Mademoiselle Silvia, en attendant le souper.

FABRICE.

Ah, fussiez-vous bien loin! vous, votre

FABRICE.

Tant mieux! c'est ce que je vous souhaiterois, vous n'avez aucune raison d'esperer de vous faire aimer de votre Demoiselle. Vous ne pouvez pas sçavoir si vôtre fils la regardera des mêmes yeux que vous, & cependant vous devenez amoureux & jaloux, sans sçavoir pourquoi! il est bien vrai qu'il n'y a rien de pire qu'un mauvais voisin.

HORACE.

Ne me traitez point si cruellement; l'embarras où je vous ai jetté m'empêche de me plaindre, & je suis seulement occupé du soin de chercher où je pourrai la mettre; car si je suis jaloux de mon fils, je le suis aussi de tout le genre humain.

FABRICE.

Enfermez la dans une boëte, personne ne la verra.

SCENE XII.

FLAMINIA, SILVIA, SPINETTE; *& les susdits.*

FLAMINIA.

SOrtez, vous dis-je, Mademoiselle, & tout-à-l'heure, & rendez grace à ma bonté de ce que je ne vous traite pas, comme vous le méritez. *Elle sort.*

SILVIA.

Spinette, que ferons-nous! que je suis malheureuse?

SPINETTE.

Nous irons encore chez Monsieur Horace, il est de consequence pour nous de conserver son amitié.

HORACE.

Oui, oui, Mademoiselle, revenez chez moi, je ne vous en ai point chassée, & je ne vous avois mis chez mon ami que dans la pensée que vous seriez mieux.

SILVIA.

Et puis-je être mieux qu'auprès de vous, qui m'aviez promis une amitié de pere!

HORACE.

Et je vous aime aussi comme ma fille, & même davantage; que sçait-on? vous pourriez un jour m'appartenir de près.

SILVIA *bas à Spinette.*

Spinette, que veut-il dire?

SPINETTE *bas à Silvia.*

Ce que nous avions déja pensé, il vous aime, il n'en faut point douter.

HORACE *à Fabrice.*

Il me semble que ce que je lui ai dit là, l'a un peu émuë, qu'en dites vous? [*à Silvia en lui prenant la main*] Calmez-vous, ma fille, ne souffrez point qu'aucun nuage

ternisse la beauté de ces regards, ils sont faits pour donner de l'inquiétude aux autres, mais vous ne devez point en prendre: cette bouche doit toujours rire, les graces ne l'ont faite que pour cela.

FABRICE.

Je regarde avec attention cette Demoiselle, je lui trouve une ressemblance que je ne puis pas bien démêler: il y a quelque chose dans son visage qui ne m'est pas inconnu.

HORACE.

Vous baissez les yeux ? ce n'est pas ce que je vous demande.

SILVIA *bas à Spinette.*

Spinette, que je suis confuse ?

SPINETTE *bas à Silvia.*

Courage, Mademoiselle. *A Horace.* Monsieur, vous sçavez que les filles rougissent aisément quand elles s'entendent louer.

HORACE.

Je m'en doute bien, mais elle doit s'accoutumer aux louanges: pourquoi montre-t'elle tant de beauté ?

SILVIA.

Ménagez, je vous prie, ces expressions, vous m'avez honorée du nom de votre fille, & un pere ne loue pas tant.

HORACE.

Ou fille, ou quelque autre chose, soyez

sûre d'une amitié parfaite de ma part. *A Fabrice.* Que dites vous de sa modestie ? il me semble que vous ouvrez de grands yeux sur elle.

FABRICE.

Je n'en sçai presque pas la raison moi-même.

HORACE.

Oh, oh! en voici bien d'une autre, Mademoiselle, rentrez s'il vous plaît dans ma maison, l'air est froid, & vous pourriez vous enrhumer, je ne vous laisserai pas long-tems seule. *Il la conduit dans sa maison.* Je ferme la porte ; car Monsieur mon fils..... & vous, Fabrice, voulez-vous que nous nous brouillions pour toujours ? il n'y a amitié qui tienne ; voyez-vous, l'amour l'emporte.

FABRICE.

Vous extravaguez, je suis si éloigné de ce que vous pensez.... je me retire, pour ne vous pas contraindre. *Il sort.*

HORACE.

Arrêtez, puisque vous n'avez aucune intention..... je le laisserai aller, nous nous reverrons une autre fois, & je cours vîte, en attendant, chercher quelque maison qui me convienne.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, LELIO *en habit de voyage.*

TRIVELIN.

EH! de grace, écoutez-moi.

LELIO.

Laisse-moi, te dis-je? je ne veux rien entendre.

TRIVELIN.

Quoi! pas même votre fidele Trivelin?

LELIO.

Tout m'est odieux.

TRIVELIN.

Hélas! mon cher Maître, que vous ai-je fait?

LELIO.

Tu ne m'as rien fait; mais je veux abandonner mon pere, ma patrie, mes parens, mes amis; j'irai si loin, qu'ils n'entendront plus parler de moi.

TRIVELIN.

Menez-moi avec vous, vous n'avez pas coutume de voyager tout seul.

LELIO.

Mon chagrin, mon tourment, ma peine, mon désespoir, sont les seuls compagnons de voyage que je veux avoir.

TRIVELIN.

Belle compagnie! passe encore, si vous meniez avec vous la gayeté, la joye, la tranquillité, la belle humeur.

LELIO.

C'en est fait, te dis-je, j'y suis résolu, je pars, j'irai sans choix & sans dessein, par-tout où le hazard me conduira: & je ne reverrai plus des lieux qui me rappelleroient le souvenir de mon amour, & des obstacles qui l'ont traversé.

TRIVELIN.

Croyez-vous pouvoir oublier votre amour en changeant de pays?

LELIO.

Je n'aurai pas du moins le chagrin de voir un ami infidele, & ma Maîtresse entre les bras d'un pere trop cruel.

TRIVELIN.

Qui vous assûre que cela arrivera? vous êtes trop prompt: elle ne fait que d'aborder dans ce pays-ci, il vous arrive une petite traverse, & vous voi'à d'abord aux champs, vous ne voulez entendre ni voir personne, vous prenez un habit de voïage, vous courez le pays, vous voulez vous

perdre, vous jetter dans la mer.....

LELIO.

Finis; tous tes difcours m'ennuyent, laiffe-moi partir.

TRIVELIN *l'arrêtant.*

Non, je ne fouffrirai point....... Ah! Monfieur Cinthio, vous venez fort à propos, aidez-moi à retenir mon Maître, il veut nous abandonner.

SCENE II.

CINTHIO, LELIO, TRIVELIN.

CINTHIO.

D'Où te vient cette réfolution, mon ami Lelio? que veux-tu faire?

LELIO.

Partir, & ne revenir jamais.

CINTHIO.

Qui te chaffe!

LELIO.

Mon défefpoir.

CINTHIO.

Bannis ce défefpoir, il n'eft plus de faifon: je te cherche par-tout pour t'annoncer une nouvelle, qui rendra le calme à ton efprit.

LELIO.

Comment puis-je vous croire ! cherchez-vous encore à m'abuser ?

CINTHIO.

Eh non, je ne t'abuse point, & tu en seras bien-tôt convaincu ; ton amour est bien incommode ! je t'avoue que si j'avois envie d'avoir une Maîtresse, tu m'en dégoûterois : cela coûte trop de peines & d'inquiétudes.

LELIO.

Que tu es lent dans tout ce que tu fais, il y a une heure que tu me tiens en suspens, pour m'apprendre une bonne nouvelle, & tu ne me dis pas ce que c'est, tu te fais un plaisir de me tourmenter.

CINTHIO.

Et toi, tu es si vif, que tu ne te donnes pas le tems de respirer.

TRIVELIN.

Venons au fait, Monsieur ; je suis dans l'impatience aussi moi.

CINTHIO.

Et bien, Lelio, je me flatte à présent de mériter ta confiance & ton amitié, si tu sçavois combien ta colere m'avoit affligé....

LELIO.

Et tu la rallumes de plus belle ; finis, ou laisses-moi partir.

CINTHIO.

Ecoute-moi donc: Ta Maîtresse...

LELIO.

Ma Maîtresse!

TRIVELIN.

Mademoiselle Silvia?

LELIO.

Eh bien, ma Maîtresse?

CINTHIO.

Je sçai où elle est.

LELIO.

Ah mon ami Cinthio!

TRIVELIN.

Et Spinette?

CINTHIO.

Elles sont toutes deux ensemble.

LELIO.

Mais où sont-elles?

TRIVELIN.

De la joye, mon cher Maître, de la joye.

CINTHIO.

Je le sçai.

LELIO.

Dis-le moi donc, je veux le sçavoir aussi.

TRIVELIN.

J'ai le même desir, ma pauvre Spinette.

CINTHIO.

Vous allez être satisfaits.

LELIO.

Eh vîte, tu me fais mourir.

CINTHIO.

Elles sont chez mon pere, tu sçais qu'il est intime ami du tien, il n'est pas étonnant qu'il les lui ait confiées.

LELIO.

En es-tu bien sûr?

CINTHIO.

Je viens de les voir, j'ai causé avec elles, je t'ai nommé à Mademoiselle Silvia, elle m'a d'abord ouvert son cœur, elle m'a fort recommandé de te parler, & de te conter sa situation; elle craint l'amour de ton pere, & la colere de Madame Flaminia, qui ne sçachant pas tout ce mystere, a fait éclater contr'elle sa jalousie; enfin, elle te prie, les larmes aux yeux, de la délivrer des poursuites de l'un, & de la colere de l'autre.

LELIO.

Pendant que Cinthio parle, Lelio jette son chapeau, ôte sa Redingotte, & quitte avec des lazis tout son équipage de voyage.

Oui, ma chere Silvia, je ne vous laisserai point entre les mains de mes ennemis, je ne souffrirai point que vous me soyez ravie. La colere de mon pere ne m'épouvente point; pourvû que vous soyez à moi, je ne d.mande point d'autre bonheur: mon cœur est satisfait, vous faites seule

feule ma félicité, vous me tenez lieu de pere, d'ami, & de fortune, vous êtes ma joye, mon plaisir, ma consolation & mon bien; je cours vous embrasser; attends-moi là, Trivelin.

CINTHIO.

Attends donc, songe.... il vaut mieux que je le suive, il aura peut-être encore besoin de moi.

SCENE III.

TRIVELIN *seul.*

CRoit il que j'aye moins d'impatience de voir Spinette, qu'il n'en a de voir Mademoiselle Silvia : mais il faut obéïr, aussi-bien ai-je été plus heureux que lui, je l'ai vûe moi, cette pauvre Spinette, & je lui ai parlé; il faut avouer que l'amour a bien de la malice, il rend à son gré les gens fous, raisonnables, tristes, joieux, contens, malheureux; il nous épie, nous tend des piéges, nous prend au trébuchet, il nous présente des fleurs, plus souvent des épines; le chemin par où il nous mene, est semé d'amertumes, de souffrances, de larmes, d'inquiétudes: parvient-on à posséder ce qu'on aime, les peines finissent; il est vrai, mais les plai-

firs finissent aussi; ma foi, vive Bacchus! il vaut cent fois mieux, il ne vous prend point en traître, il vous présente à découvert son aimable liqueur, vous en sçavez les qualitez, sa couleur vous enchante, vous vous livrez de bonne grace à ses charmes, vous avalez à longs traits ce Nectar précieux; plus vous en prenez, plus votre vigueur s'augmente, mille aimables desirs naissent dans votre cœur, vous ne respirez que joye & que plaisir: point de jaloux à table, plus vous buvez, & plus vous voulez que les autres boivent; jamais rassasiez de ses douceurs, vous revenez toujours à la charge; Bacchus ne se dément point, il vous inspire sans cesse les mêmes désirs, la même gayeté, & vous ne sentez jamais ni dégoût, ni chagrin: Vive Bacchus, qui seul rend l'homme heureux.

SCENE IV.

LELIO, CINTHIO, TRIVELIN.

LELIO.

LAisse moi, Cinthio, laisse-moi suivre mon projet, je n'aurai jamais de repos qu'éloigné de mon pere & de ma patrie.

CINTHIO.

Non, Lelio, je ne te laisserai point exe-

curer le dessein que ton chagrin t'inspire, & je suis trop de tes amis; de plus, je sçai un remede à tes maux, & je vais te l'apprendre.

TRIVELIN.

Comment, qu'y a t'il de nouveau ? encore dans les allarmes ! n'aurons-nous jamais fini ?

CINTHIO.

Nous aurons fini, si Lelio veut m'entendre.

LELIO.

Faut-il que je me laisse éblouir par de vaines esperances?

TRIVELIN.

Mais encore, qu'y a-t'il ? vous avez retrouvé Mademoiselle Silvia, & vous êtes encore agité? votre amour est bien difficile à contenter.

LELIO.

Eh non ! je ne l'ai point retrouvée, elle n'est plus où j'ai crû la voir, elle est retombée entre les mains de mon pere.

TRIVELIN.

Nous voici encore en campagne ; vîte des bottes, & la redingotte.

LELIO.

Et l'on veut que je sois tranquille, que j'attende le secours du tems, que je souffre sans murmurer un coup si mortel !

Non, mon cœur en est frappé plus vivement que jamais, j'avois crû l'avoir trouvée, je m'étois flatté de l'enlever à mon tour à mon pere, mes chagrins alloient finir, je la voyois, je lui parlois, je lui vantois mes feux, ma constance, mes allarmes; elle répondoit à mes amours, m'assûroit de sa foi, devenoit mon épouse, j'étois content; tout est détruit, on la cache, on la dérobe à ma tendresse, je ne l'ai plus, je suis au comble du malheur. *Il pleure.*

TRIVELIN *pleurant.*

Ah, ah, ah, mon pauvre Maître! il me fait pleurer aussi.

CINTHIO.

Ta passion me touche; mais j'aime mieux voir tes larmes, que les transports de tantôt, du moins m'écouteras tu. Oh-ça, un peu de treve à ta douleur, & prête-toi à mes avis.

LELIO.

Que veux-tu me conseiller?

CINTHIO.

De parler à mon pere, de lui confier ton amour, & la promesse réciproque que ta Maîtresse & toi vous êtes faite de vous épouser, de lui dire qu'elle est venue te chercher, & son oncle Lisimaque.

LELIO.

Mais ton pere eſt dans la confidence, & dans les interêts du mien, il ne voudra jamais prêter les mains à mon amour.

CINTHIO.

Tu te formes toujours quelque nouvel obſtacle! nous engagerons Madame Flaminia en ta faveur, mon pere ne voudra pas l'irriter; il craint trop ſa colere: & avec grande raiſon; car elle eſt terrible dans ſon humeur.

LELIO.

Mon pere s'oppoſera toujours.....

CINTHIO.

Nous dirons que tu l'a épouſée à Paris.

TRIVELIN.

Oui, oui, & Spinette auſſi.

LELIO.

Mais la choſe ſe découvrira à la fin, & il m'empêchera de l'épouſer.

CINTHIO.

En ce cas-là, nous trouverons un autre remede, nous aurons recours à quelque artifice; il s'agit maintenant de faire en ſorte que tu puiſſe voir ta Maîtreſſe en liberté.

TRIVELIN.

Nous ſouhaiterions quelque choſe de plus.

CINTHIO.

Le reste viendra avec le tems : allons, mon cher Lelio, chercher mon pere.

LELIO.

Je te suis, & je me livre à tes conseils.

TRIVELIN.

Voici une apparence de calme, je ne doute point que M. Fabrice..... Mais ne vois-je pas Arlequin? Il porte quelque chose sur son dos, je ne comprends pas ce que ce peut être, je veux l'examiner. *Il se retire dans la coulisse.*

SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN *caché.*

ARLEQUIN.

QUe j'ai de graces à rendre à la tempête de cette nuit! que de biens elle a faits au pauvre Arlequin! elle a conduit deux jolies filles au logis; à cause d'elles, mon vieux Maître m'a donné de l'argent pour faire bonne chere : pour ménager une partie de cet argent, j'ai été tendre mes filets dans la mer, & à la verité, je n'ai pas pêché un seul petit poisson, mais j'ai dans mes filets un Monstre marin tout particulier, qui fera ma fortune : certes, personne n'en a jamais pêché un pareil.

Que cela pese ! (*il le met à terre*) il y a de l'or assûrement, il n'en faut point douter : personne ne ma vû, je vais l'enterrer, afin qu'on n'en sçache jamais rien ; voilà ce que c'est que de n'être point un paresseux ! on ne fait pas fortune en dormant, mais en travaillant, en fatiguant beaucoup ; je vas, je viens, je pense, je jette les filets d'un côté, je les retire de l'autre, & allons courage... il vient, tire Arlequin, il vient..... il vient enfin, & j'ai attrapé de quoi être paresseux le reste de mes jours. Que feras-tu à présent Arlequin, de tout cet or qu'il y a là dedans ? *Primo*, je demanderai mon congé à mon Maître, puis je quitterai cette habit de livrée, & je m'habillerai magnifiquement ; ensuite, j'épouserai Spinette, qui ne sera pas fâchée de trouver un joli garçon, & bien riche, je quitterai ce pays-ci, & nous irons vivre ensemble à Paris : je me promenerai en carosse, j'acheterai des terres, une maison de campagne, une autre à la ville, j'aurai beaucoup de domestiques, je me ferai servir en homme de qualité, je m'imagine que c'est un plaisir ! *Oh la faites ceci... à qui parlai-je !... allez là... vîte obéïssez moi*.... oui, oui, cela est beau, j'ai bien appris de mon Maître comme on se fait obéïr. Pour acquerir un nom,

je veux me faire General d'armée... non, car je n'aime pas les coups de canon. Je joüirai de mon bien tranquillement, cela vaudra mieux, je régalerai mes amis, j'aurai une bonne table chez moi, je voyagerai par tout le monde, je me ferai connoître, on ne parlera que de moi; puis, quand ma réputation sera bien établie, afin que ma mémoire dure toujours, je bâtirai une Ville qui portera mon nom, on dit Andrinople.... Constantinople..... elle s'appellera Arlequinople, oui, cela sonne bien, Arlequinople.

SCENE VI.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN *à part.*

NE seroit-ce point là la cassette qu'a perdue Monsieur de la Boussole, où sont tant de chose de si grande conséquence pour Mademoiselle Silvia? il faut nous en assûrer, & tâcher de la retirer des mains d'Arlequin: arrête, arrête, Arlequin.

Tirant une corde des filets.

ARLEQUIN.

Pourquoi m'arrêterois je?

TRIVELIN.

C'est que je veux t'aider, tu as trop de peine.

ARLEQUIN.

Va-t'en, je n'ai pas beſoin de ton ſecours.

TRIVELIN.

Mais je ſuis ton ami, & ....

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas le tien, moi.

TRIVELIN.

Ecoute, j'ai quelque choſe à te dire.

ARLEQUIN.

Tu me le diras une autre fois.

TRIVELIN.

Mais cela eſt de conſéquence pour toi.

ARLEQUIN.

Parle donc, & finis.

TRIVELIN.

Je vais parler, mais donne moi parole, que tu me répondras ſincerement.

ARLEQUIN.

Ah! que tu m'ennuyes! hé bien je te promets que je te répondrai ſincerement, parle: puiſſes tu t'étrangler en parlant, puiſque tu ne me laiſſes pas aller à mes affaires.

TRIVELIN.

Ecoute-moi: j'ai vû un voleur qui voloit quelque choſe de conſéquence à une perſonne que je connois; je m'approche du voleur, & je lui dis, que s'il me veut donner la moitié de ce qu'il a volé, je ne

dirai rien à perſonne ; le voleur ne me répond pas, que penſes-tu qu'il ſoit obligé de faire ?

ARLEQUIN.

Je penſe qu'il doit, ſans difficulté, t'en donner la moitié, ou bien, tu dois l'aller dire à celui qu'on a volé.

TRIVELIN.

Je ferai donc comme tu dis : écoute-moi, je t'ai vû prendre cette caſſette, je ſçai à qui elle appartient, & comme elle a été perdue, donc, ou tu m'en donneras la moitié, ou bien j'irai le dire au maître de la caſſette.

ARLEQUIN.

Ah *Ladro* ! ah *Furbo*, ah *Baron* ! je n'ai point pris cette caſſette, je l'ai pêchée ; je ne ſçais point comme elle a été perdue, mais je ſçais comme je l'ai trouvée ; tu connois celui qui en étoit le maître auparavant, & moi je connois celui qui en eſt le maître à préſent ; c'eſt moi, & perſonne ne l'aura.

TRIVELIN.

Inſolent ! Quoi tu ne la rendras pas à ſon maître, s'il te la demande ? Eſt-ce-là penſer en honnête homme, dis, parle, ignorant ?

ARLEQUIN.

Aſſurément, c'eſt penſer en honnête

homme, mieux que toi: eſt-ce que tu me diras que le poiſſon qui eſt dans la mer, appartient à toi ou à quelqu'autre? quand il eſt une fois entré dans mes filets, il eſt à moi, je vais le vendre, je mets l'argent dans ma poche, & perſonne n'y prétends rien; entends tu, fripon? la mer eſt commune, & ce qui eſt dans la mer appartient à tout le monde.

TRIVELIN.

Ce que tu dis là eſt vrai, la mer eſt commune, & ce qui eſt dans la mer appartient à tout le monde; donc cette caſſette m'appartient auſſi bien qu'à toi.

ARLEQUIN.

Ah, l'impertinent! ſi cela étoit comme tu le dis, bel eſprit, les Pêcheurs feroient bien leurs affaires.

TRIVELIN.

Que tu es bête! oſes-tu comparer une caſſette à du poiſſon? cela te paroît-il tout de même?

ARLEQUIN.

Oui, puiſque je l'ai pêchée au fond de la mer.

TRIVELIN.

Et moi je t'ai vû du rivage.

ARLEQUIN.

Mais tu n'as pas travaillé avec moi.

TRIVELIN.

Non, mais moi qui t'ai vû, si le maître de la cassette vient, & qu'il sçache que je me suis tû, je serai accusé comme toi, je partagerai le crime, & je ne partagerai pas le profit.

ARLEQUIN.

Attends, je t'apprendrai un moyen pour que tu ne trempe en rien dans tout cela ; il n'y a que toi qui m'as vû, n'est-ce pas ? Eh bien ! va-t'en, tais-toi, ne dis mot à personne, moi je ne parlerai point, & te voilà en sûreté.

TRIVELIN.

Je reviens à mon premier mot : donne-m'en la moitié, & je me tairai.

ARLEQUIN.

Je veux te donner le diable qui t'emporte : tiens, voilà ce que je veux te donner. *Il le bat.*

TRIVELIN.

Ah traître ! c'est ainsi que tu t'y prends, attends. *Il le bat.*

SCENE VII.

HORACE, TRIVELIN, ARLEQUIN.

HORACE.

OH-là, oh-là, qu'est-ce que cela signifie, Trivelin, Arlequin ! arrêtez-vous donc.

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi l'aſſommer, & puis je m'arrêterai.

TRIVELIN.

Permettez, Monſieur, que je puniſſe ce coquin.

HORACE.

Taiſez-vous l'un & l'autre : d'où peut venir votre querelle ?

ARLEQUIN.

Je vous le dirai, moi.

TRIVELIN.

Je veux parler le premier.

ARLEQUIN.

Je t'enfoncerai la machoire.

TRIVELIN.

Je t'écraſerai.

HORACE.

Voulez-vous bien reſpecter ma préſence, ſinon un bâton vous apprendra votre devoir.

TRIVELIN.

Monſieur, je vous reſpecte trop....

ARLEQUIN.

Ah mon Maître ! je vous obéïs toujours.

HORACE.

Expliquez-moi le ſujet de votre querelle.

TRIVELIN.

Ordonnez qui des deux doit parler.

HORACE.

Toi Trivelin, tu es plus raisonnable, & tu m'expliqueras mieux le fait.

ARLEQUIN.

Comment, Monsieur! vous donnez la préference à ce coquin-là, vous me faites d'abord injustice: c'est moi qui suis votre valet, & ce fripon-là ne l'est que de votre fils: ainsi je dois avoir la préference auprès de vous. *Cospetton!*...

HORACE.

Ah! tu as raison: parle donc, & ne t'emporte pas.

ARLEQUIN.

Je vais parler.... attends, attends, maraut, tu vas voir... Pour vous servir quelque chose de bon au souper que vous m'avez ordonné, j'ai été pêcher moi-même, j'ai pris un gros poisson tout particulier, il n'y a rien de plus beau, & ce fripon-là, ce coquin, ce voleur veut me l'ôter ou en avoir sa part: voyez s'il a raison.... je ne sçais à qui il tient que...

TRIVELIN.

Alte-là, maraut, tu en as menti! c'est une cassette qu'il a prise en mer.

ARLEQUIN.

Eh bien: oui, un poisson cassette, voi-

là son nom, tu ne le connois pas, tu es un ignorant.

HORACE.

Un poisson cassette! je ne connois point de poisson qui se nomme comme cela.

ARLEQUIN.

Je le connois bien moi, qui ai pêché toute ma vie.

TRIVELIN.

Monsieur, je vous dis encore une fois, que ce n'est point un poisson, mais une cassette qu'il a prise....

ARLEQUIN.

Je ne l'ai point prise, je l'ai pêchée.

TRIVELIN.

Qui appartient au Capitaine qui a fait naufrage cette nuit; ce n'est point pour en avoir ma part, que je la demande, mais pour la rendre à son maître.

HORACE.

Oh, c'est une autre affaire, cela peut être, où est-elle cette cassette?

ARLEQUIN.

Je n'en sçais rien, moi je ne l'ai pas.

TRIVELIN.

Comment? tu ne l'as pas! montre ce que tu as dans tes filets

HORACE.

Voyons, voyons, Arlequin, ce que tu as-là.

ARLEQUIN *en pleurant.*

Monsieur..... c'est une Baleine.

HORACE.

Ah! je vois ta malice, c'est une cassette vraiment; Trivelin, connois-tu la personne à qui elle appartient?

ARLEQUIN *presque en pleurant.*

Non, il ne la connoît pas, ce n'est que pour me l'ôter à moi, qu'il dit la connoître.

TRIVELIN.

Oui, Monsieur, je connois le Capitaine qui en est le maître.

ARLEQUIN.

Il est noyé.

TRIVELIN.

Il n'est point mort, & je vous l'amenerai quand vous voudrez.

HORACE.

Vas le trouver, Trivelin; & si elle est à lui, il faut la lui rendre.

ARLEQUIN.

Oui, il ira trouver quelque Normand, qui dira qu'elle est à lui, & puis ils la partageront entr'eux, & moi je n'aurai rien.

HORACE.

Non, je ne la donnerai pas si aisément, nous demanderons à la personne les signes nécessaires, pour faire voir qu'elle est à lui, en indiquant ce qu'il y a dedans, & si les signes se rapportent, il faudra la rendre.

ARLEQUIN.

Et si c'est un sorcier qui devine ce qu'il y a dedans?

HORACE.

Tu es fou. Vas Trivelin, vas chercher ce Capitaine. Oh-là quelqu'un! (*un Valet vient prendre la cassette*) portez cela dans la maison: toi, attends-moi ici, Arlequin.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

Projets évanouis aussi-tôt que formez.

QUe je suis malheureux! pourquoi n'ai je pas été la cacher aussi-tôt quelque part? que puis-je faire de mieux à present que de m'aller pendre jusqu'à ce que mon chagrin soit passé?

TRIVELIN.

Adieu, l'heureux pêcheur!

ARLEQUIN.

Que la peste te créve! mais ce qui me console, c'est que si je ne l'ai pas moi, tu ne l'as pas non plus.

TRIVELIN *regarde vers la maison d'Horace.*

Mais ne vois je pas notre vieux Maître, qui sort avec Mademoiselle Silvia & Spinette? voyons ce que cela signifie.

SCENE IX.

SILVIA, SPINETTE, HORACE. ARLEQUIN, TRIVELIN *caché*.

SILVIA.

VOus nous mettez encore hors de chez vous ? voulez-vous nous exposer à de nouveaux affronts ? vous paroissiez si touché de notre situation, vous m'aviez promis que je vivrois avec vous, & maintenant il semble que mon malheur vous soit à charge ? vous m'éloignez encore d'auprès de vous ; d'où peut venir ce changement ? En quoi ai-je pû vous déplaire ?

TRIVELIN *à part dans le fond du Théatre.*

Comment il les veut mettre encore ailleurs, il faut pourvoir à ceci. *Il se retire.*

HORACE.

Ma belle enfant, ne vous allarmez point, je vous ai promis que vous vivriez avec moi, & je vous tiendrai parole ; c'est par bienséance que je vous mets ailleurs, & pour éviter certaines poursuites qui me fâcheroient : mais je ne vous y laisserai pas long-tems, donnez-moi le tems de conduire mon projet jusqu'à la fin, & je

vous promets que vous ſerez enſuite Maîtreſſe chez moi tout le reſte de vos jours.

ARLEQUIN *à part.*

Ma chere caſſette, eſt-ce que je ne te reverrai plus! Spinette, je voulois faire ta fortune, mais les chiens de voleurs m'en empêchent.

HORACE.

Arlequin, conduis Mademoiſelle chez Argentine, tu ſçais bien où elle demeure, va par ce chemin-ci, qui eſt le plus détourné, dis-lui que c'eſt la perſonne dont je lui ai parlé. Allez, attendez moi, dans peu j'irai vous voir, & je vous expliquerai mon deſſein. *A part.* C'eſt avec regret que je les confie à ce balourd, mais je n'oſe les accompagner moi-même, de peur d'être vû; on ſe mocqueroit de moi; c'eſt un grand malheur d'être vieux! on ne peut ſe livrer entierement à ſes paſſions, qu'on ne ſoit expoſé au mépris & à la raillerie, & on pardonne tout à la jeuneſſe.



SCENE X.

SILVIA, SPINETTE, ARLEQUIN.

SPINETTE.

IL faut souffrir, Mademoisel'e, peut-être trouverons-nous quelque moyen de voir Trivelin.

ARLEQUIN.

Je ne sçaurois avaler la pilule.

SILVIA.

Arlequin, ne peux-tu pas me dire pourquoi Monsieur Horace nous fait sortir de chez lui ?

ARLEQUIN.

Un bien que j'avois acquis par les bonnes voyes, lorsque j'y pensois le moins...

SPINETTE.

Tu es bien rêveur, Arlequin ? réponds donc à Mademoiselle.

ARLEQUIN.

Je m'en vengerai, oui assurément, je m'en vengerai.

SILVIA.

D'où vient ta distraction ? Arlequin, écoute-nous.

ARLEQUIN.

Ah ! Mademoiselle, je vous demande pardon : allons où mon Maître a ordonné.

SCENE X.

TRIVELIN *masqué, suivi de plusieurs autres personnes & les Acteurs précedens. Trivelin & ceux qui l'accompagnent arrêtent Arlequin, & lui enlevent les femmes.*

TRIVELIN.

ALte là, tu es mort! laisse-là ces Dames. (*à Silvia*) Venez, reconnoissez-moi, ne craignez rien.

ARLEQUIN.

Aiuto! Misericordia, je suis mort.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *seul tenant un écriteau.*

ARLEQUIN.

EH tout ce que vous voudrez, Messieurs..... Ah! il n'y a personne, je crois à tous momens entendre crier à mes oreilles; *laisse là ces Dames.* Que je suis malheureux! tout le monde m'en veut aujourd'hui, on me pille, on me vole, on m'assassine: ce maraut de Trivelin, d'accord avec mon vieux ladre de Maître, m'a emporté ma cassette, & toutes mes esperances; d'autres voleurs de grands chemins, m'ont enlevé les deux femmes que j'accompagnois: je n'en ai pas averti mon Maître, parce que je ne sçais où il est allé, & d'ailleurs pour me venger de lui, & de Trivelin, j'ai voulu, avant que de rentrer au logis, faire faire l'écriteau que voici, en grandes lettres, afin qu'on le

voye de loin, je m'en vais l'attacher à la porte, & j'indiquerai la caffette à qui la demandera ; ainsi elle ne sera ni à mon Maître, ni à Trivelin.

SCENE II.

M. DE LA BOUSSOLE, ARLEQUIN.

M. DE LA BOUSSOLE.

TRivelin m'a dit que ma caffette.....
Qu'est-ce que c'est que cet écriteau? Il lit: *Quiconque a laissé tomber sa caffette dans la mer, il n'a qu'à s'adresser au Seigneur Arlequin, moyennant une grosse somme, il aura l'honneur d'en avoir des nouvelles ....* des nouvelles de ma caffette! Ah, quelle joye!

ARLEQUIN.

De quel droit, s'il vous plaît, lisez-vous cet écriteau?

M. DE LA BOUSSOLE.

Il est exposé aux yeux des passans, il m'est permis de le lire.

ARLEQUIN.

Non: j'en suis le gardien, & je dois m'informer des raisons qu'on a de le lire.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je vous dirai mes raisons, mais dites-moi vous auparavant, qui est ce Seigneur

Arlequin à qui il faut s'adresser.

ARLEQUIN.

C'est un très-honnête homme, un fort aimable garçon.

M. DE LA BOUSSOLE.

Où puis-je le trouver?

ARLEQUIN.

Il est devant vous.

M. DE LA BOUSSOLE.

Quoi! vous êtes le Seigneur Arlequin? Ah Monsieur, je vous dois la vie, vous êtes mon liberateur, ma ressource, ma fortune, mon bien. *Il l'embrasse.* Vous voyez devant vous celui qui a perdu la cassette.

ARLEQUIN.

Elle étoit donc à vous?

M. DE LA BOUSSOLE.

Oui, Monsieur, & il seroit bien fâcheux de dire qu'elle étoit à moi, & que je ne l'ai plus.

ARLEQUIN.

Y avoit il bien de l'or, & de l'argent?

M. DE LA BOUSSOLE.

En quantité.

ARLEQUIN *à part.*

Tant mieux pour moi.

M. DE LA BOUSSOLE.

Si vous me la faites retrouver, que ne vous devrai je pas!

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Une grosse somme, comme il est marqué dans l'écriteau.

M. DE LA BOUSSOLE.

Cela est juste, je ne m'en défends point.

ARLEQUIN.

Eh-bien ! voyons ce que vous me donnerez ; je veux faire mes conventions d'avance, car je n'aime point les discussions, je suis homme de paix : ça dépêchons.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je vous donnerai..... mille francs.

ARLEQUIN.

Bagatelle !

M. DE LA BOUSSOLE.

Quinze cens livres.

ARLEQUIN.

Fadaises !

M. DE LA BOUSSOLE.

Eh bien, deux mille francs ; serez-vous content ?

ARLEQUIN.

Non. Comment morbleu ! une cassette qui est pleine d'or & d'argent, qui est à moi, si je ne vous dis pas que je l'ai, qui vous est si chere, qu'elle vous donne la vie, vous ne voulez la racheter que deux mille francs ? adieu, Monsieur, nous ne ferons point affaire ensemble.

M. DE LA BOUSSOLE.

Attendez, ne vous en allez pas si vîte. Je vous donnerai... mille écus; pour le coup vous devez être content.

ARLEQUIN.

Non, non, & cent fois non, & à moins d'un million, vous n'aurez pas votre cassette.

M. DE LA BOUSSOLE.

Uh, uh.

ARLEQUIN.

Je n'en puis rien rabattre, en conscience, elle me coûte à moi davantage.

M. DE LA BOUSSOLE.

Mais quand vous garderiez toute la cassette pour vous, vous seriez encore bien loin de votre compte.

ARLEQUIN.

Oui! eh bien, je veux vous faire voir que je ne suis point avaricieux, donnez-moi la moitié de ce qui est dedans, & nous voilà quittes.

M. DE LA BOUSSOLE.

C'est beaucoup; mais puisque sans vous je n'aurois rien, je consens de vous en donner moitié. (*à part.*) Quand je l'aurai entre les mains, j'irai au Juge, & je ne donnerai que ce qu'il ordonnera.

ARLEQUIN.

Jurez.

M. DE LA BOUSSOLE.

Vous ne vous fiez pas à ma parole !

ARLEQUIN.

Je ne ſuis point méfiant, mais je veux être ſûr de mon fait, jurez, ou je m'en vais.

M. DE LA BOUSSOLE.

Eh bien ! je jure, puiſque vous le voulez.

ARLEQUIN.

Dites comme moi. Je jure de donner au Seigneur Arlequin la moitié de ce qui eſt dans la caſſette ; & ſi je ne tiens pas parole, je promets de me noyer une ſeconde fois avec ma caſſette, afin qu'il puiſſe la retrouver encore, & qu'elle n'ait plus de maître.

M. DE LA BOUSSOLE *repete après Arlequin mot pour mot ce qu'il lui fait dire.*

ARLEQUIN.

Je ſuis ſatisfait, je vais chercher mon Maître, elle eſt entre ſes mains, vous lui donnerez les ſignes néceſſaires, afin qu'on ſçache qu'elle vous appartient véritablement.... Mais le voici fort à propos.

M. DE LA BOUSSOLE.

Ce vieillard qui vient à nous ?

ARLEQUIN.

Lui-même,

M. DE LA BOUSSOLE.

Il a l'air d'un homme raiſonnable, il me rendra juſtice.

SCENE III.

HORACE, & *les susdits.*

ARLEQUIN.

Monsieur ! Monsieur !

HORACE.

Eh bien, voilà encore un autre importun qui m'arrête, & qui m'empêche d'aller chez Argentine ; que me veux-tu ?

M. DE LA BOUSSOLE *à Horace.*

Ah ! Monsieur, vous voyez devant vous un homme persecuté par sa mauvaise fortune ; j'ai perdu mon bien dans la mer, cet homme-ci l'a trouvé, & en veut la moitié pour sa récompense, rendez-moi justice.

ARLEQUIN.

Vous avez juré, il n'y a plus à reculer. (*à Horace*) Souvenez-vous que je suis votre fidele Arlequin, & qu'il y a longtems que je suis à votre service.

HORACE.

Je ne ferai de tort ni à l'un ni à l'autre. Monsieur, donnez-moi, s'il vous plaît, les indices de ce que vous avez perdu.

M. DE LA BOUSSOLE.

Une cassette rouge garnie de clous dorez, dans laquelle est un coffret, où

ſont des bijoux, qui ne m'appartiennent pas, mais qui ſont à une Demoiſelle qui a fait naufrage avec moi ; je ſçai qu'elle s'eſt ſauvée, & comme c'eſt ſon bien, je ne ſçaurois vous en donner la moitié.

ARLEQUIN.

Comment ! il commence à me rogner quelque choſe de ce qu'il m'a promis ; cela ne ſe fait point, il n'aura rien.

HORACE.

Veux-tu te taire ? Continuez Monſieur.

M. DE LA BOUSSOLE.

Plus, une bourſe, où il y a mille piſtoles d'Eſpagne.

ARLEQUIN.

Bon ! c'eſt pour moi cela.

M. DE LA BOUSSOLE.

Une boëte avec une douzaine d'yeux de chats d'Orient.

ARLEQUIN.

Fy des yeux de chats ! pour lui cela, pour lui.

M. DE LA BOUSSOLE.

Une autre bourſe, où il y a deux mille louis d'or.

ARLEQUIN.

Pour moi cela.

M. DE LA BOUSSOLE.

Pluſieurs eſcarboucles d'Orient.

ARLEQUIN.

Poua la vilaine marchandise ! des escarbourcles ! pour lui, pour lui.

M. DE LA BOUSSOLE.

Cent mille francs en plusieurs sortes de monnoyes, de différens pays.

ARLEQUIN.

Ah ! quelle joye ! voilà de quoi bâtir la ville d'Arlequinople.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je ne vous détaillerai point le reste, qui consiste en plusieurs sortes de bijoux. Vous jugez bien que tous ces effets ne sont pas à moi : on m'en a confié une partie pour les négocier ; vous sçavez ce que c'est que le Commerce.

HORACE.

Il suffit, Monsieur, vous m'en avez assez dit. Arlequin, tiens voilà la clef de mon cabinet, vas prendre cette cassette.

ARLEQUIN.

Qu'il m'en donne la clef, je l'ouvrirai dans ma chambre, je prendrai la moitié qui me revient, & je lui rendrai le reste en bonne conscience.

HORACE.

Fais ce que je te dis.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas moi ; car si je la rends avant que d'être payé, j'en serai la duppe.

M. DE LA BOUSSOLE.

Non, mon ami, ne craignez rien : voici votre Maître qui sçaura vous rendre justice.

ARLEQUIN.

Eh oui, justice ! je ne me fie à personne.

HORACE.

Maraut ! iras-tu prendre cette cassette ?

ARLEQUIN.

J'en veux ma part.

M. DE LA BOUSSOLE.

Tu l'auras, Arlequin, tu l'auras.

ARLEQUIN.

Je vas la prendre ; mais si vous me trompez, je prierai Neptune de vous envoyer des Crocodiles qui vous dévisagent, des Dauphins qui vous étranglent, des Baleines qui vous engloutissent, vous, votre cassette, vos perles, vos diamans, le Vaisseau, les Mariniers, & toute votre chienne de race.



SCENE IV.

M. DE LA BOUSSOLE, HORACE,

HORACE.

JE vous prie de l'excuser, il est plus ignorant que malicieux.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je lui pardonne aisément, je lui ai trop d'obligations pour me plaindre de lui, mais je ne le laisserai pas tout-à fait dans la douleur, j'étois disposé à lui donner mille écus, & je les lui donnerai.

HORACE.

Il doit être content, & je lui ferai entendre raison.

SCENE V.

FABRICE, LELIO, CINTHIO. *& les susdits.*

FABRICE.

QUe je vous ai d'obligations, Monsieur Lelio ! je ne me ferois jamais flatté dans ma vieillesse, d'embrasser à la Martinique, au bout de trente ans que j'y suis venu, une personne de ma famille, une niéce.

LELIO.

Si votre nom de Lisimaque m'avoit été connu

connu plutôt, il y auroit long-tems que vous auriez eu cette consolation, & cela m'auroit épargné bien des chagrins.

CINTHIO.

Que je suis heureux d'avoir ainsi contribué à la joye de mon pere, & à la satisfaction de mon ami !

HORACE.

Vous voilà tous bien joyeux, faites m'en sçavoir les raisons, afin que je partage votre joye.

FABRICE.

Ah ! mon ami ! mon cher Horace ! je ne puis vous exprimer tout ce que je sens ? cette jeune fille si aimable, cette demoiselle Silvia que vous avez accüeillie chez vous, est ma niéce, fille de ma sœur.

M. DE LA BOUSSOLE.

Vous êtes donc, Monsieur Lisimaque ?

HORACE.

Il se nomme Fabrice, & je m'étonne qu'il dise que Mademoiselle Silvia est sa niéce, car elle m'a dit que son oncle s'appelloit Lisimaque.

FABRICE.

Je n'en suis pas moins son oncle.

HORACE.

Expliquez-moi cette énigme ?

FABRICE.

Dans ma jeunesse à Paris, j'eus une af-

faire d'honneur, & je fus obligé de me battre en duel, je tuai mon homme. Il fallut me ſauver, comme vous pouvez croire, j'eus à peine le tems de dire à mon pere que je paſſerois à la Martinique je changeai mon nom de Liſimaque en celui de Fabrice pour mieux me cacher, & mon pere eſt mort, ſans avoir jamais eu de mes nouvelles.

M. DE LA BOUSSOLE.

Voilà juſtement l'avanture que j'ai entendu pluſieurs fois conter à la mere de Mademoiſelle Silvia.

HORACE.

Mais quelles preuves avez-vous, qu'elle ſoit véritablement votre niece ?

FABRICE.

Mille circonſtances, dont Monſieur Lelio m'a rendu compte.

HORACE

Comment ! eſt-ce qu'il la connoît.

M. DE LA BOUSSOLE.

Oui, Monſieur, & je puis en rendre bon témoignage ; vous trouverez de plus dans la caſſette... mais que vois-je ? votre valet l'emporte.



SCENE VI.

ARLEQUIN *& les susdits.*

Arlequin passe derriere les Acteurs avec la cassette, tout le monde court après lui.

HORACE.

ARrête ! où cours-tu ?

ARLEQUIN.

Nulle part... j'allois sauver ma cassette.

LELIO.

Donne-là.

ARLEQUIN.

Pauvre Arlequin ! combien d'ennemis contre toi !

M. DE LA BOUSSOLE.

Voici la clef : vous trouverez d'abord le coffret de Mademoiselle Silvia, où sont ses bijoux & les papiers de votre famille.

FABRICE *ouvre la cassette.*

Voici un portrait, il est...

M. DE LA BOUSSOLE.

De votre mere que votre sœur a toujours gardé avec soin.

FABRICE.

Oui, vous avez raison, c'est ma mere, je me la remets bien, & voilà les traits de

ressemblance que je trouvois tantôt dans ma niéce.

M. DE LA BOUSSOLE.

Vous trouverez aussi....

FABRICE.

Je verrai cela à loisir. Horace, montrez-moi ma niéce, afin que j'aye le plaisir de l'embrasser, & en même tems pour mettre fin aux inquiétudes de Monsieur Lelio, en la lui accordant pour épouse.

LELIO.

Vous me rendez la vie.

CINTHIO.

Vous me charmez, mon pere.

HORACE.

Alte-là! que veut dire ceci? comment Fabrice, vous accordez votre niéce à mon fils, lorsque vous sçavez la tendresse que j'ai pour elle, & que je suis dans le dessein de l'épouser?

LELIO *à Fabrice.*

Ne m'abandonnez point.

CINTHIO.

Mon pere, tenez ferme.

FABRICE.

Oui, mon ami, je l'ai promise à votre fils; ils s'aiment tous deux depuis longtems, leur passion a pris naissance à Paris, & ils se sont promis entre eux.....

HORACE.

Mais.....

FABRICE.

Mais elle a ſoutenu les chagrins d'une longue abſence, les fatigues d'un voyage, les horreurs d'une tempête, pour s'unir avec cet époux, que ſon cœur accepte, & vous voudriez qu'elle fût à un autre qu'à celui qu'elle aime ?

HORACE.

Cependant....

FABRICE.

Cependant, quand vous auriez ſa main vous n'auriez pas ſon cœur, cela vous conviendroit-il ?

HORACE.

Non.

FABRICE.

Cedez la donc, & ne la diſputez plus à votre fils.

LELIO.

Vous rendez-vous mon pere ?

HORACE.

Oui, je me rends, je ne veux pas qu'on me reproche qu'un amour de vingt-quatre heures m'a fait renoncer à vingt-cinq ans de tendreſſe pour mon fils. Je conſens à cet hymen, & je ſuis content de cherir, comme fille, celle que je voulois aimer comme épouſe.

LELIO.

Je suis le plus heureux des hommes, & c'est à vous, mon pere, que je dois mon bonheur. *Il lui baise la main.*

HORACE.

Arlequin, va vîte chez Argentine, & amene ici Mademoiselle Silvia & Spinette.

ARLEQUIN.

Eh oui, chez Argentine, je n'ai pas eu le tems de les y conduire, lorsque vous m'avez quitté, il est venu cent mille hommes armez qui me les ont enlevées.

LELIO.

Qu'entends-je !

HORACE.

Comment enlevées, où les ont-ils menées?

ARLEQUIN.

Ma foi je n'en sçai rien, ils ne me l'ont pas dit.

FABRICE.

Et tu n'en a rien dit à ton Maître ?

ARLEQUIN.

Je ne sçavois pas où le trouver.

HORACE.

Mais depuis que tu es ici ?

ARLEQUIN.

Et j'avois bien autre chose dans la tête.

LELIO.

Il faut sans tarder faire tous nos efforts pour la retrouver.

CINTHIO.

De quel côté sont-ils allez?

ARLEQUIN.

Par ici....par là.

LELIO.

Chere Silvia, vous aurois-je perdue, dans le moment que vous étiez à moi?

FABRICE.

Ma pauvre niéce!

CINTHIO.

Ma chere cousine!

M. DE LA BOUSSOLE.

Quel malheur!

HORACE.

Ne perdons point de tems inutilement, séparons nous, & allons chacun de notre côté, pour tâcher d'en avoir des nouvelles.

SCENE VII.

TRIVELIN, *& les susdits.*

D'Où viennent ces cris? que veut dire ceci?

Pendant cette Scene Arlequin & Monsieur de la Boussolle font plusieurs lazis autour de la cassette.

LELIO.

Ah Trivelin! ma chere Silvia a été enlevée, nous l'avons perdue, dans le tems que mon pere me l'accordoit pour épouse.

TRIVELIN.

N'en soyez pas en peine ; c'est moi qui l'ai enlevée à Arlequin, dans l'intention de faire plaisir à mon Maître.

ARLEQUIN.

Ah coquin! c'est donc toi! tiens voilà ce que tu mérites. *Il le bat.*

LELIO.

Arrête Arlequin ; Trivelin où l'as-tu menée ?

TRIVELIN.

A deux pas d'ici, chez votre cousine.

LELIO.

Allons-y promptement.

FABRICE.

Arrêtez un moment, que Trivelin aille seul, la cousine nous amuseroit, il faudroit l'instruire de toute cette avanture, j'aime mieux que la chose se passe en présence de mon épouse, afin qu'elle partage notre joye, & qu'elle cesse d'être en colere contre moi Va vîte, Trivelin, nous t'attendrons tous chez moi : rentrons.

TRIVELIN.

Je reviens dans le moment.

M. DE LA BOUSSOLE.

Messieurs, vous voilà tous contens, & j'en suis ravi; mais faites que je le sois aussi, en me faisant rendre ma cassette.

HORACE.

Vous avez raison: Arlequin, rends la cassette à Monsieur, & vous Monsieur, donnez-lui les mille écus que vous lui avez promis.

M. DE LA BOUSSOLE *à Arlequin.*

Prends cette bourse, qui est la seule chose que j'avois sauvée, il doit y avoir la somme juste.

ARLEQUIN.

Je n'aurai pas tout perdu, tenez voilà votre cassette. Mais si je la retrouve une seconde fois....

M. DE LA BOUSSOLE.

J'espere que je n'aurai pas toujours le même malheur; je vais la mettre en lieu de sûreté, & je serai bien-tôt de retour. *Il sort.*



SCENE DERNIERE.

SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN, *& les susdits.*

Les Acteurs embrassent Silvia tous à la fois, & Arlequin en fait de même avec des lazis.

LELIO *courant au devant de Silvia.*

AH, Silvia! est-il bien vrai que je vous possede, n'est-ce point une illusion?

FABRICE.

Que je vous embrasse, ma chere niéce!

HORACE.

Ma fille!

CINTHIO.

Ma cousine!

SILVIA.

Par quel bonheur.....

FABRICE.

Je vous expliquerai tout à loisir: sçachez seulement que je suis cet oncle que vous cherchez, que je ne m'oppose point à votre mariage avec Lelio, & que son pere y consent.

SILVIA *embrassant son oncle.*

Mon cher oncle.... (*à Horace*) vous me l'aviez bien promis, Monsieur, que vous me regarderiez comme votre fille.

HORACE.

Et je tiendrai ma parole.

SPINETTE.

Et la pauvre Spinette qui n'a point d'oncle ici, ne trouvera-t'elle pas un mari ?

FABRICE.

J'aurai soin de toi Spinette, & je récompenserai ta fidélité & ton attachement pour ta Maîtresse. (*à Horace*) Suivez-moi, mon ami. *Il sort.*

ARLEQUIN

Allons, afin de n'avoir plus rien sur le cœur, je veux me raccommoder avec toi, Trivelin.

TRIVELIN.

Tope, faisons la paix.

ARLEQUIN.

Viens ça, que je t'embrasse, je te pardonne; mais si tu viens jamais me chicaner ma pêche !

TRIVELIN.

Je ne m'en mêlerai plus.

ARLEQUIN.

Nos Maîtres sont en joye, réjouissons-nous aussi, je m'en vais régaler mes pê-

cheurs, puiſque j'ai de l'argent. Venez, mes amis, chantons, danſons, & puis nous irons tous boire enſemble.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le Nouveau Théatre Italien*; j'ai examiné en particulier les différentes Pieces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728.

DANCHET.